CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DU MESSIANISME NORDIQUE

Nous entendons par messianisme nordique la très ancienne idéologie selon laquelle, les peuples germano-scandinaves sont destinés à exercer leur hégémonie sur le monde au voisinage de la fin des temps. Les peuples nordiques seraient destinés à rétablir, sur cette terre, l'ordre originel, c'est-à-dire à restaurer l'âge d'or. Ce mythe est le plus souvent symbolisé et concrétisé par la légendaire Ile de Thulé, sorte d'Utopie où la force nordique se conserve à l'état de germe, pour rayonner soudainement quand les temps seront venus.

Thulé est le nom donné par les anciens à la terre la plus septentrionale qu'ils connaissent. Ils la plaçaient à six jours de navigation au Nord du Cap Cantium, nom primitif de la Pointe de Kent. A quelle terre d'Aquilon ces six jours de navigation font-ils parvenir ? Les avis ont toujours été très partagés. On pense aux Iles Shetland ou à l'Islande, au Jutland ou même à la Norvège où l'on trouve en effet des cantons appelés Thy, Thyland ou Thelemark, ce qui signifie puissance de Thulé.

Néanmoins l'idée du messianisme nordique chemine aussi sous des formes dans lesquelles on ne retrouve aucune mention de l'Ile de Thulé. C'est en particulier ce que nous allons observer dans un ouvrage de Rudolf Steiner intitulé: *L'Ame des Peuples, ou la Mission des âmes de quelques peuples dans ses rapports avec la Mythologie germano-nordique.*

Cet ouvrage rassemble une série de onze conférences prononcées à Christiania (Oslo) en Norvège, du 7 au 17 juin 1910. Traduit de l'allemand, il a été publié en France par les Editions Triades en 1973. Il contient essentiellement des données d'ordre mystique, ou plutôt pseudo-mystique comme nous le verrons. R. Steiner nous parle de l'âge germano-nordique en puisant à deux sources : il reprend les données de la mythologie telles que l'on peut les trouver dans les documents paléo-nordiques; mais il s'inspire aussi et même surtout de ses propres facultés de voyance lesquelles lui donnent, dit-il, accès au monde spirituel.

UNE NOUVELLE FACULTÉ

Rudolf Steiner est Autrichien de naissance. Il est le fondateur du mouvement anthroposophique qui est mondialement répandu, mais avec prépondérance dans les pays de langue allemande. On le connaît surtout pour ses remarquables réalisations pédagogiques.

Il ne faut pas oublier cependant qu'il a professé une philosophie très élaborée et très cohérente qui confine à la religion et qui comporte une christologie frémissante en même temps que fort éloignée de la vérité.

L'objectif de la philosophie steinérienne est la **prospection du Monde Spirituel**. Elle prétend appliquer, à cette inves-tigation spirituelle, autant d'exactitude que la méthode expérimentale apporte à l'étude du monde physique. Elle se veut une **explication expérimentale et scientifique du monde des esprits**. Deux ouvrages de Steiner sont particulièrement consacrés à exposer cette méthode d'investigation. Il écrivit d'abord *La Philosophie de la Liberté*, *ou le Résultat de l'expérience intérieure conduite selon les méthodes scientifiques* (1894). Vint ensuite *L'Initiation, ou comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs.*

Voici, d'après ces deux ouvrages, le **mécanisme** de cette méthode. Les objets, inertes ou vivants, dont nous sommes entourés et qui frappent nos sens, sont considérés par Steiner comme doués d'une double réalité : une réalité physique et une réalité spirituelle. La réalité physique des objets est perçue par nos sens dans la zone consciente. La réalité spirituelle n'est pas perçue par nos sens, mais elle l'est par notre pensée pendant le travail inconscient d'élaboration de l'image à partir des données des sens.

Moyennant un entraînement, fort ingénieux d'ailleurs, Steiner arrive, dit-il, à faire remonter, de l'inconscient vers la conscience, la perception de la réalité spirituelle qui se cache derrière ou autour des objets. Voici comment Steiner résume son analyse : **La pensée a la même signification à l'égard des idées que l'œil à l'égard de la lumière, que l'oreille à l'égard du son. C'est un organe de réception.**

Et d'autres termes : de même que l'œil nous rend la lumière sensible, de même la pensée nous rend sensible, non plus la chose elle-même mais l'idée de la chose, c'est-à-dire la partie spirituelle de la chose. Mais cela, bien entendu, à la condition que la pensée, par un entraînement spécifique, se soit exercée à une telle perception. En somme l'organe de réception dont parle Steiner n'est pas autre chose qu'une **hypertrophie de l'imagination**[1].

A cet organe de réception nouvellement édifié, à cette faculté nouvelle de perception spirituelle, Steiner donne le nom de **Clairvoyance**. Par la clairvoyance, qui nous permet de "radiographier" le monde sensible et de faire apparaître autour de lui comme une auréole "spirituelle", nous entrons dans la **connaissance du monde supérieur ou spirituel**. C'est du moins ce que l'on nous assure, mais c'est loin d'être évident.

Le fondateur de l'anthroposophie s'est longuement adonné à l'observation clairvoyante et il pense avoir édifié ainsi une véritable **Science Spirituelle**. C'est

---

[1] Tout ce mécanisme psychologique est étudié dans l'article "L'initiation aux petits Mystères dans l'Anthroposoplrie de R. Steiner", paru dans le n° 15 du *Bulletin de la société Barruel.*

sur l'écran de sa clairvoyance qu'il a évoqué et contemplé les épisodes marquants de l'histoire ancienne et de la préhistoire. Mais il n'a pas observé une reconstitution positivement historique. Plus que les événements matériels, ce sont les événements spirituels qui sont apparus à son regard intérieur. Il a vu surtout l'évolution des génies tutélaires des nations et des peuples.

Il les a observés dans le passé comme dans l'avenir. Et il est persuadé que ses observations présentent une rigueur véritablement scientifique. Dans son cycle de conférences intitulé *L'Ame des Peuples* il étudie, spirituellement et scientifi-quement, la mythologie germano-nordique et il n'hésite pas à en faire l'application à l'époque moderne.

Mais avant d'exposer les grandes lignes de cette mythologie moderne, il faut d'abord apprécier quelle est la véritable valeur de la "contemplation" steinérienne au regard de la doctrine chrétienne.

UNE FAUSSE MYSTIQUE

Nous avons vu que "l'organe de réception" qui permet à Steiner d'accéder à la clairvoyance n'est, en dernière analyse, qu'une hypertrophie de l'imagination. Or, **l'imagination est la faculté humaine qui présente la plus grande vulnérabilité aux attaques et aux invasions des démons.** Le danger est encore augmenté si l'imagination se trouve, comme c'est précisément le cas dans l'exercice de la clairvoyance, dans un état d'**hypersensibilité**. Il faut bien en conclure, selon la logique, que Steiner et ses disciples se sont trouvés dans les meilleures conditions pour être sensibles aux influences du démon.

Ajoutons à cela que leur but était justement de plonger leur regard **dans le monde des esprits**, ce qui augmentait encore leurs chances d'en rencontrer de mauvais, lesquels sont à l'affût pour converser avec les imprudents.

Nous savons également que les maîtres catholiques de la vie spirituelle recommandent instamment de ne **jamais chercher à provoquer artificiellement les états mystiques.** Et ils donnent comme raison que ce serait courir le **risque** de se mettre en contact avec les **démons**, sans y prendre garde. Si, au cours d'une vie contemplative bien réglée, et conduite avec une foi ferme, des états mystiques se produisent, il faut bien entendu les laisser éclore, puisqu'ils sont des dons et même des "consolations" venues de Dieu, mais il faut **se garder de les provoquer et même**, disent-ils, **de les désirer.** Or il est évident que la clairvoyance est artificielle depuis sa laborieuse préparation jusqu'à ses modalités d'exercice. Elle crée des états mystiques provoqués, donc éminemment sujets à caution.

Certes, nous savons très bien que l'homme est parfaitement capable, en

théorie tout au moins, d'élaborer des pensées mauvaises par ses propres agitations et sans l'aide des démons. C'est ce qu'enseignent les maîtres spirituels. Mais, de fait, les systèmes faux sont le plus souvent le résultat d'une collaboration entre le démon qui suggère et l'homme qui formule. Le démon ne dicte pas positivement sa pensée à un homme passif. La réalité est qu'il se crée une **connivence entre les deux esprits**.

Cette connivence est-elle **consciente** ? C'est à voir dans chaque cas mais on peut penser qu'en général l'homme qui se trouve dans un état de **faux mysticisme** est **dans l'illusion** quant à **la véritable identité de son inspiration** et même quant au **véritable mécanisme de l'inspiration**, car le démon parle à l'homme après s'être travesti en ange de lumière. Nous devons avoir une grande reconnaissance aux maîtres catholiques de la vie spirituelle pour avoir clarifié ce délicat problème de psychologie et de théologie qui constitue la pierre d'échoppement essentielle de toutes les religions non chrétiennes.

Si maintenant nous considérons les **fruits** de la clairvoyance steinérienne, nous constatons qu'ils sont totalement **hétérodoxes**. Certes, les réussites pédagogiques de la société anthroposophique ne sauraient être mises en doute. On ne saurait non plus méconnaître les vertus naturelles observables chez bien des anthroposophes et chez R. Steiner en particulier : c'est ainsi qu'il porta son **altruisme** jusqu'à un degré quasi héroïque. Il faut savoir reconnaître tout cela. Ce-pendant, il faut aussi constater que la doctrine issue de la clairvoyance, et en particulier la Christologie, sont **subtilement maléfiques**[2].

Malgré son nom, la clairvoyance est loin d'être claire. Elle ne fournit que des images floues et irisées, et elle n'aboutit qu'à des notions imprécises et bizarres. Elle réalise le type parfait de la fausse mystique. C'est avec raison que l'Eglise qualifie de fausses toutes les mystiques qui ne sont **pas authentiquement vraies.**

Il était nécessaire de mesurer, avec les unités de mesure chrétiennes, l'édifice construit sur les données de la clairvoyance, cela afin de bien prendre conscience que nous allons pénétrer dans un domaine qui n'**appartient** pas à l'Eglise mais **à la contre-église.**

ASGARD CAPITALE DU DIEU ODIN

Nous voilà donc à Christiania le 7 juin 1910. La société anthroposophique de Norvège a convoqué ses adhérents pour suivre un cycle de onze conférences prononcées par le fondateur lui-même. Tout le monde est accouru; certains audi-teurs sont même venus d'Allemagne. On va nous parler des esprits qui

---

[2] Le n°16, à paraître, du *Bulletin de la société Barruel* contiendra un article intitulé : *La Christologie de Rudolf Steiner*.

gouvernent les peuples et plus particulièrement les peuples nordiques.

R. Steiner brosse d'abord un tableau général. La race noire est née de la coopération de tous les esprits qui ont Mercure pour centre ; cette race est donc celle de Mercure. La race de Malaisie (au sens large) est la race de Vénus. La race mongole est celle de Mars. Les Européens sont les hommes de Jupiter. Enfin, au-delà des mers, nous atteignons l'Amérique ; nous y trouvons la race sombre de Saturne, la race américaine primitive, celle des Indiens Peaux-Rouges.

Nous apprenons ensuite que les **génies tutélaires** ne remplissent pas une mission fixe. Ils ne sont pas attachés pour toujours à la garde d'une même race. Pour Steiner, les hiérarchies spirituelles sont le siège d'une [2], comme les hommes et comme tout le cosmos. Certaines "Ames des Peuples", certains Archanges s'élèvent à un rang supérieur. Ils passent alors au rang d'Archès (les Archès correspondent aux Principautés de la terminologie de l'Eglise). Quand les peuples dont ils sont les recteurs en viennent à exercer leur hégémomie autour d'eux pendant une certaine période, les Archès deviennent des "Esprits des Temps"; ils sont alors les gouverneurs de toute une époque.

> «Comment a donc agi l'Archange qui fut envoyé aux peuples nordiques, aux peuples scandinaves, et dont les différentes entités angéliques d'Europe ont reçu leur inspiration ? Il y a bien un point du continent européen d'où de grandes impulsions ont un jour rayonné de tous côtés, un point qui fut le siège d'esprits éminents... Le point de départ d'un rayonnement qui a touché les peuples d'origine germanique s'est bien trouvé dans une région située au centre de l'Allemagne actuelle - disons plutôt : au-dessus de son territoire. Si vous tracez un cercle de telle sorte qu y soient comprises les villes de Detmold et de Paderborn, vous aurez la région d'où est issue l'influence des esprits éminents dont le champ d'action s'étendait de là vers le nord et l'ouest de l'Europe. C'est parce qu'il y eut là un grand centre d'inspiration que naquit plus tard la légende d'après laquelle Asgard aurait été situé en cet endroit.» (7è conférence).

Asgard est, dans la mythologie scandinave, la ville du Roi Odin, ou Wothan. Cette ville occupe le Centre du Monde et son gardien, Heimdall, se tient debout sur l'Arc-en-ciel. Le nom d'Asgard est quelquefois contracté en "Ase" et il désigne alors la cour du roi Odin laquelle compte trente-deux divinités : des dieux comme Thor, Baldur, Freir, Loke, et des dées-ses comme Frigga, Géfion, Freia...

> «La mythologie germano-nordique ressemble singulièrement à la conception spirituelle de l'univers que l'humanité va devoir adopter».

En effet, nous apprend Steiner, les peuples germano-nordiques sont spirituellement gouvernés par un Archange qui joue le rôle "d'esprit du temps". Ce qui revient à dire que ces peuples sont appelés à **dominer le monde** pendant

toute une période, si ce n'est même définitivement.

Odin est une sorte de "Verbe". C'est lui, l'Archè germano-nordique, qui a inspiré aux peuples dont il avait la garde **la science du langage**.

> «Par son initiation, Odin devient le maître de cette sagesse qui vit dans le son... Odin devient donc le maître du langage. C'est pourquoi la légende fera plus tard remonter à ce dieu le langage poétique, le langage des Scaldes, ainsi que la sagesse runique, sagesse que l'on pensait autrefois être apparentée plus au langage qu'à l'écriture laquelle est d'apparition plus tardive... Odin est l'archange de la parole, l'archange des runes, l'archange de la respiration».

Les Runes (l'adjectif correspondant est runique) sont les caractères de l'ancien alphabet germanique et scandinave. Le mot "**runes** " signifie **secret** parce que ces caractères étaient doués de **pouvoirs magiques** et qu'ils n'étaient, à l'origine du moins, utilisés que par les prêtres de la religion païenne. Les caractères runiques sont formés de bâtons qui se coupent à angles aigus. C'est à l'alphabet runique que les SS de Hitler empruntèrent leur sigle devenu fameux. La littérature runique est assez pauvre ; en revanche les inscriptions retrouvées abondent.

Les Scaldes étaient les équivalents scandinaves des Bardes et des Troubadours. Leurs poèmes, de caractère épique, se transmettaient le plus souvent par la voie orale. Quand ils étaient écrits, c'était en caractères runiques. Les recueils qui rassemblent les poèmes chantés par les Scaldes sont appelés les sagas ; ce sont donc des sortes d'épopées.

Les divinités de la mythologie scandinave, telles que les a vues Steiner dans la clairvoyance, sont des êtres angéli-ques **en perpétuelle mutation**. Ils peuvent être appelés à s'élever dans la hiérarchie spirituelle mais ils peuvent aussi refuser cette élévation pour se consacrer à certaines tâches au profit des hommes.

L'ANCIENNE ET LA NOUVELLE CLAIRVOYANCE

Apprenons maintenant, toujours grâce à la "recherche spirituelle" de Steiner, une autre particularité de l'âme germano-nordique. Cette âme, à l'époque lointaine où la mythologie s'est constituée, jouissait d'une certaine forme de clairvoyance :

> «L'homme était encore doué des anciennes facultés de la race germano-nordique, au nombre desquelles figurait un certain degré de clairvoyance».

Cette ancienne clairvoyance procurait déjà à l'homme du Nord une intense communion avec les forces de la nature qui pouvait ainsi s'incorporer en lui :

> «Il voyait une intime parenté entre le feu, l'éclair, et ce qui se passe dans

le sang. Quand il sentait battre son pouls, il avait l'impression que cette pulsation était le battement du Moi perçu coup par coup, mais il ne cherchait pas à saisir le fait matériel. Dans un sentiment mêlé de clairvoyance, il attribuait à l'action de Thor ce qui cause les battements réguliers du sang. Son Moi était forgé par le marteau tenu dans la main de Thor, l'un des anges les plus puissants qui aient jamais été vénérés, grand être resté au stade d'ange».

On retrouve, dans la mythologie nordique telle qu'elle est analysée par Steiner, la double influence stellaire et tellurique qui procure à l'homme la communion avec la nature tout entière.

«La tradition finnoise en particulier a gardé le souvenir vivant de cette union entre, d'une part, l'esprit et l'âme descendus des sphères planétaires, et d'autre part ce qui provient du corps de la terre et que la tradition appelle Riesenheim, le pays des géants... L'homme du Nord avait le sentiment qu'un Dieu entrait dans son âme, descendant direct des entités divines et spirituelles, des êtres archangéliques qui réglaient la rencontre de l'âme et de l'esprit avec l'élément physique de la terre». (11è conférence)

«L'homme germano-nordique voit du dedans se constituer l'être humain, corps et âme... Il comprend encore ce que lui disent les initiés sur la façon dont l'Univers se fait homme... Il est capable de voir que l'individu a été édifié à partir du macrocosme et qu'il y est inclus. Il recherche, par exemple, dans le macrocosme, ce qui correspond au fait qu'en l'homme les pensées viennent du Pôle Froid, de son Nord, de la région spirituelle qui a émané les douze nerfs cervicaux de la tête». (8è conférence)

Dès lors, rien de plus logique que l'admiration que Steiner professe fidèlement pour Frédéric **Nietzsche**, l'homme nordique et **antiromain** par excellence. En 1894, la sœur de Nietzsche se rendit aux Archives de Weimar et demanda à rencontrer R. Steiner. Elle habitait tout près, à Naumbourg, avec son frère, qui avait perdu la raison et qui n'avait plus que quelques mois à vivre. Madame Foerster-Nietzsche vient d'acheter une maison à Weimar et elle voudrait y installer les archives de son frère. Elle interroge donc Steiner pour lui demander comment ranger tous les livres et les documents qui l'encombrent à Naumbourg. Steiner accepte non seulement de la conseiller mais de travailler effectivement à ce range-ment qui va le passionner. C'est ainsi qu'il fut amené un jour dans la maison de Nietzsche. On le fit entrer dans son bureau.

L'écrivain, immobile dans son fauteuil, regarde le visiteur d'un œil fixe, mais sans le voir. Il ne prononce pas une parole. Mais l'entrevue muette produisit sur Steiner une profonde et durable impression.

Le problème fondamental qui avait été posé par Nietzsche au cours de toute son œuvre, avait été celui-ci : «**comment pousser la science de la nature**

jusqu'à la science de l'esprit ?» Lui-même n'avait pas su répondre à ce problème : peut-être était-ce là la cause de sa folie. Et voilà que, ce jour-là, Steiner, en face du philosophe devenu muet, se demande s'il ne lui appartient pas d'y apporter une solution. La chose lui apparaît possible car il est depuis longtemps familiarisé avec l'idée que le monde spirituel est le prolongement direct du monde physique, sans solution de continuité ! La visite à Naumbourg stimule Steiner dans ses efforts pour édifier une "nouvelle clairvoyance" qui permettrait, précisément de **prospecter scientifiquement le monde spirituel**[3].

> «La recherche spirituelle révèle en effet à notre époque que de nouvelles facultés se développent dans l'être humain. Elles n'apparaîtront tout d'abord que chez quelques rares personnes qui y sont tout spécialement prédisposées. Il arrivera, par exemple, qu'à la suite du développement naturel de leurs dons, certains verront une partie de ce qui n'est enseigné aujourd'hui que par l'investigation spirituelle. Celle-ci nous apprend qu'à l'avenir, ceux chez qui seront **développés les organes des corps éthériques** seront de plus en plus nombreux et parviendront à une clairvoyance que l'on ne peut acquérir pour le moment que par un certain entraînement...»

Steiner prévoit donc une certaine **mutation de l'espèce humaine**, **au moins quant aux facultés cérébrales**, une mutation qui serait **une amélioration mentale considérable. Il se fait ainsi le continuateur de l'apôtre du Surhomme**.

L'AME DU PEUPLE ET SON ARCHANGE

Un épisode très symptomatique nous amène à penser que, dans l'esprit de Steiner, l'idée du messianisme nordique fut rejointe, à une certaine époque, par celle du messianisme prolétarien que la contagion marxiste commençait à répandre.

En 1898, Guillaume Liebknecht (le père de Raoul Liebknecht, organisateur du groupe Spartakus, en 1919) socialiste allemand de la première heure et l'un des ennemis les plus déterminés de Bismarck, avait fondé à Berlin, une université populaire. Il fit appel à R. Steiner pour assurer d'abord le cours d'histoire puis des cours scientifiques. Les classes, qui étaient fréquentées uniquement par des ouvriers, sociaux-démocrates, avaient lieu de 8 à 10 heures du soir. Bien que très éloigné des opinions matérialistes puisqu'il croyait au monde des esprits, Steiner avait accepté parce qu'il voyait là une occasion de prendre contact avec le milieu populaire dont la puissance politique montante le fascinait. Voici comment il accorda sa doctrine personnelle avec elle de l'université populaire

> «Je montrai en effet qu'il était absurde de parler, avant le XVIè siècle, d'une influence quelconque des conditions économiques, comme le fait Marx. Ce n'est qu'à partir de ce moment qu'apparaissent pour la vie économique

[3] Voir les détails de cette rencontre dans le n°14 du *Bulletin de la société Barruel*.

certaines conditions qui peuvent être interprétées de façon marxiste, et dont le développement a atteint son apogée au XIXè siècle».

La collaboration de Steiner avec l'université populaire dura quatre ans, pendant lesquels il essaye de pénétrer la mentalité prolétarienne naissante. Auprès des élèves il réussissait visiblement très bien

«Lorsque l'on célébra le jubilé de Gutenberg, je fus invité à prononcer une allocution devant 7000 typographes et imprimeurs dans un cirque berlinois. On voit par là que ma façon de parler aux travailleurs était considérée avec une certaine sympathie. Je me rendis compte de la façon dont l'âme individuelle rêve et sommeille au sein du prolétariat, et comment une **âme collective** s'éveille dans cette masse d'hommes avec ses conceptions, ses jugements et ses penchants propres.

«...Le prolétariat prenant conscience de lui-même, semblait subir les effets de suggestions collectives. Bien des individus croyaient fermement qu'un temps viendrait où le monde devrait se tourner de nouveau vers l'esprit, mais qu'il fallait, pour le moment, que le prolétariat fût délivré du joug purement économique.

«Je me rendis bientôt compte que mes conférences n'étaient pas sans influencer favorablement mes auditeurs. On m'écoutait avec sympathie, bien que mes idées fussent nettement opposées au matérialisme et à la philosophie marxiste de l'histoire». (Autobiographie)

Finalement les dirigeants de l'université populaire de Berlin s'aperçurent du déviationnisme de Steiner lequel, devant les difficultés qu'on lui fit, reprit sa liberté. Il soumit évidemment cette expérience berlinoise à sa méditation clairvoyante et il l'incorpora à son système. Il est certain qu'il fut frappé par la puissance historique promise à l'âme collective. Voici comment il s'exprime à Christiania en 1910 :

«L'homme des pays germano-nordiques se sentait encore comme attaché à une âme-groupe, à toute une communauté, comme un membre de la grande collectivité raciale... A cette époque, chacun se sentait en effet, comme un membre du Moi de la race. Il sentait peu à peu le Moi individuel naître du Moi de la race et Thor était pour lui celui qui accorde le Moi, le dieu qui fait don du Moi individuel. Mais on concevait encore ce don comme lié à l'esprit de la race, à ce qui vient de l'âme-groupe». (10è conférence).

«...La mythologie germano-nordique contient, sous forme imaginaire, certains éléments qui s'accordent d'une façon remarquable avec les connaissances que l'on peut tirer, de nos jours, de la recherche spirituelle (c'est-à-dire de la clairvoyance steinérienne). C'est une des raisons pour lesquelles nous pouvons espérer que l'Ame du peuple, l'archange dont l'action

sert d'éducateur et de guide à cette contrée va pouvoir faire pénétrer, dans la pensée moderne, ce qu'il a acquis au cours des siècles. Cette pensée s'en trouvera ainsi fécondée par un élément populaire. Car plus on entre dans les détails de cette mythologie germano-nordique, plus on découvre qu'ils expriment **les plus grandes vérités de l'occultisme**, ce qui n'est le cas, à ce point pour aucune autre mythologie. » (11è conférence).

Ce langage mystico-populaire fait invinciblement penser aux discours luthériens. Steiner, le clairvoyant, a-t-il entrevu, par sa "science spirituelle", **l'alliance du messianisme nordique avec le messianisme démocratique** ? Nous posons la question, mais dans cette courte "contribution", nous ne prétendons pas y répondre.

L'ENTITÉ CHRISTIQUE

L'entité christique joue, dans l'œuvre de Steiner, un **rôle considérable**. La clairvoyance la présentait sans cesse à son "regard intérieur". On peut dire qu'il enseigne une **véritable christologie**[4]. Mais le Christ de Steiner est **très différent** du "Christ historique" de l'Eglise catholique. Issue des hauteurs du monde spirituel, cette entité (qui lui montre la clairvoyance) s'est, de siècle en siècle, approchée de la terre où elle a fini par apparaître, sous une forme d'ailleurs assez mal définie.

Sans doute l'événement du Golgotha est donné par Steiner comme l'épisode essentiel de l'histoire cosmique. Il en parle inlassablement et avec un lyrisme frémissant. Mais il donne plutôt l'impression d'une hantise. Cet événement si important ne consiste pas en un sacrifice expiatoire tel qu'il est défini par le Magistère ecclésiastique. Selon Steiner, **"le Golgotha" a eu simplement pour effet de faire franchir à l'humanité un degré supérieur dans l'Initiation.**

«Les manifestations du Christ se produisent sur des plans toujours plus élevés. C'est là le mystère de l'évolution du Christ. Comme à l'époque où s'est accompli le mystère du Golgotha, les hommes pensaient en parlant du point de vue physique, comme ils entendaient parler du Christ et témoigner de son activité sur le plan physique, il fallait bien qu'ils puissent aussi voir le Christ sur le plan physique. Mais l'humanité est en pleine évolution, son progrès consiste à acquérir des facultés supérieures et ce serait ne rien comprendre à ce progrès que de se représenter que la manifestalion du Christ dans l'avenir doit répéter celle qui eut lieu il y a 1900 ans. Elle s'est produite alors sur le plan physique parce que les facultés humaines étaient adaptées à ce plan. Mais ces facultés évoluent, ce qui permettra au Christ, au cours des trois prochains millénaires, de faire appel à des facultés humaines plus élevées».

---

[4] Voir l'article *La Christologie de R. Steiner* dans le n°16 du *Bulletin de la société Barruel*.

Ces facultés humaines plus élevées sont précisément celles de la nouvelle clairvoyance. Bien qu'elle ne soit encore départie qu'à un petit nombre de personnes, la nouvelle clairvoyance est plus élevée que l'ancienne, celle dont les germano-nordiques étaient doués au temps de l'élaboration de leur mythologie; elle était alors plus répandue, mais moins puissante. Et pourquoi la nouvelle clairvoyance est-elle **plus puissante que l'ancienne** ? Parce que, précisément, l'entité christique, au moment de l'événement du Golgotha, a élevé le degré d'initiation de l'humanité. Il y a, dans ce raisonnement, une incontestable logique ; malheureusement il part de principes faux concernant le monde des esprits, l'entité christique et le sens du Golgotha.

> «Il pourrait très bien se faire que les premiers pionniers de cette vision du Christ soient traités de fous et que l'on rejette ce qu'ils ont à offrir». En effet.

On voit que la doctrine de Steiner tient compte du christianisme; comment faire autrement ? Et même elle se l'incorpore, mais c'est après l'avoir **déformé**. Steiner opère donc **comme les gnostiques des premiers siècles chrétiens** : ils **incorporaient** eux aussi, **à leurs doctrines panthéistes issues du paganisme, un christianisme déformé**.

Nous avons vu que la mythologie germano-nordique ressemble singulièrement à la conception spirituelle de l'univers que l'humanité va devoir adopter. L'élément "christologique" dont cette mythologie se surcharge maintenant va accentuer son **caractère et** son **potentiel messianiques.**

WIDAR

Le maréchal Helmuth von Moltke (le neveu du grand Moltke qui avait été l'organisateur de l'armée prussienne de 1866, avant Sadowa, puis de l'armée allemande en 1870-71) entretenait, depuis l'année 1900, des relations suivies avec R. Steiner. Les deux hommes se rencontraient assez régulièrement. L'adhésion du maréchal aux doctrines steinériennes semble avoir été assez profonde. Ce qui est certain c'est que des liens d'amitié personnelle s'établirent entre eux. Au point que, dès les premiers jours de la guerre de 1914-1918, von Moltke demanda à Steiner de venir le voir pour lui confier certaines difficultés personnelles. La liaison se fit assez mal et il fallut que Madame von Moltke alertât elle-même Steiner : «Je me réjouis de ce que tu aies parlé à Steiner, écrit le maréchal à son épouse, c'est toujours un tel réconfort de s'entretenir avec lui. Je serais heureux de le voir en août s'il devait venir à Berlin». De fait l'entrevue eut lieu le 27 août 1914 à Coblence, au quartier général des armées allemandes, où von Moltke était chef d'état-major.

Moltke, bien que chargé de cette haute fonction, n'était pas très bien vu à la cour impériale où on lui reprochait ses hésitations. Il était l'objet de pressions fortes et contradictoires :

«Je suis heureux d'être ici isolé à Coblence, écrit-il à son épouse, et de ne pas me trouver à la cour. Les propos que je pourrais y entendre me rendraient malade. Il est navrant de constater que notre haut et puissant seigneur (Guillaume II) ne soupçonne pas le moins du monde la gravité de la situation. Une certaine exaltation dont j'ai horreur se fait jour...»

Nous savons qu'au cours de la conversation des deux hommes il ne fut question ni de la politique ni de la guerre. Moltke avait demandé à Steiner de venir le voir, un peu comme s'il avait été son **directeur de conscience**. Quand on a lu le développement de Steiner sur la mythologie germano-nordique, sur sa pérennité et sur son actualité, on comprend qu'il ait existé une fibre commune entre lui et le maréchal prussien, qui était un des représentants les plus authentiques de ce que l'on appelle "l'esprit de Potsdam". Cette petite anecdote nous fera mieux comprendre la suite.

Nous allons voir le vieux paganisme nordique se métamorphoser en assimilant l'entité christique, laquelle n'est d'ailleurs pas pour lui entièrement nouvelle, car il la contenait en germe :

«Le salut ne peut pas venir des forces que l'Archange Odin a données autrefois, c'est-à-dire des anciennes formes clairvoyantes ; **il faut quelque chose de tout nouveau**. Or cet élément nouveau, la mythologie germano-nordique en connaît l'existence. Elle sait qu'il existe une forme éthérique dans laquelle doit s'incarner ce que nous devons recevoir en tant que Christ, **une forme éthérique du Christ**». (11è conférence).

Cette forme éthérique du Christ, c'est Widar, la seule divinité antique qui ne soit pas entraînée dans l'effacement général du "crépuscule des dieux".

«Widar apparaît de nouveau, ce Widar qui est commun à tous les peuples du Nord et du centre de l'Europe. Il est resté caché dans les mystères et les écoles occultes comme un dieu dont la mission ne devait apparaître que plus tard». (11è conférence).

L'homme de l'avenir sera capable, grâce à l'acquisition de la nouvelle clairvoyance par le peuple entier, d'observer la manifestation de la forme éthérique du Christ, qui n'est autre que le Widar du paganisme nordique :

«Ceux qui sont appelés à prédire, d'après les signes des temps, ce qui doit ainsi arriver, savent que la nouvelle connaissance spirituelle remettra en honneur la force de Widar, de celui qui va chasser des âmes tous les restes de l'ancienne clairvoyance qui risqueraient de les troubler et qui éveillera la naissance clairvoyante dans les cœurs humains». (11è conférence).

«La merveilleuse figure de Widar brille dans le crépuscule des dieux et de ce fait, la mythologie germano-nordique nous apporte une lueur d'espoir pour l'avenir. Du fait que nous nous sentons comme apparentés à cette figure de

> Widar dont nous cherchons à comprendre la véritable nature, nous espérons que la science spirituelle s'enrichira des faces que l'Archange du monde germano-nordique peut introduire dans l'évolution des temps modernes... Devront surtout y contribuer ceux des peuples germano-nordiques dont les forces sont encore jeunes et actives... Si cet enseignement trouve dans les âmes des peuples germano-nordiques un élément fécondant, ce n'est pas pour le bien d'un seul peuple, mais **de l'humanité tout entière.** Ce qui va être apporté, ce qui doit être apporté à l'humanité peut se révéler dans un pays déterminé, mais doit être ensuite donné à l'ensemble des hommes». (11è conférence).

Widar, qui a survécu au naufrage des dieux et qui doit réapparaître, se confond avec **le principe christique qui doit réapparaître lui aussi.** Mais alors il faut que l'on nous donne, de ce principe christique, une **définition nouvelle** qui sera le résultat de cette assimilation. C'est ce que fait Steiner.

> «Puisque ce principe peut se développer il faut que nous dépassions l'idée imparfaite que s'en firent les premiers siècles, les premiers millénaires de l'être chrétienne. N'en restons pas à ce passé ; puisons dans le monde spirituel actuel. C'est ainsi que l'essentiel du Principe christique nous apparaît moins dans ce qui a été et qui nous vient par tradition, que dans ce qui va venir». (11è conférence).

Les deux premiers millénaires chrétiens ont constitué la maladie infantile du christianisme. Il faut maintenant que le véritable christianisme fondamental continue à progresser :

> «**Nous ne sommes plus à l'époque des dogmes, même pas des anciens dogmes chrétiens**». (11è conférence).

La nécessaire force de renouvellement du christianisme se cache évidemment dans les peuples du Nord, du fait de la persistance de leurs vieilles fibres mythologiques :

> «Voilà ce qu'il faut bien voir, surtout au montent où il vient d'être question de cette âme des peuples qui règne sur toutes les régions nordiques. Dans ces régions vit l'esprit de la mythologie germano-nordique; aujourd'hui il ne vit qu'au-dessous de la surface, mais il est plus répandu qu'on ne le pense». (11è conférence).

La prétendue entité christique, dont Steiner attend certes l'avènement, mais qu'il identifie à Widar, le seul survivant du crépuscule des dieux, ressemble plutôt à **l'entité anté-christique, digne aboutissement de toute cette fausse mystique.**

Nous avons voulu seulement apporter notre contribution à l'étude du messianisme nordique. Car la philosophie steinérienne n'est que l'un des canaux par lesquels cette idéologie a circulé à notre époque. C'est ainsi que le

mysticisme germanique de Hitler doit très peu à celui de Steiner, si ce n'est peut-être une lointaine et diffuse préparation des esprits, alors qu'il doit beaucoup à d'autres sociétés de pensée, comme par exemple la Société Thulé[5].

Jean VAQUIE

---

[5] Sur la Société Thulé, on lira d'intéressants développements dans le livre de Jean Mabire, *Thulé ou le soleil retrouvé des Hvperboréens* (Laffont, 1977).

Jean VAQUIE est né en 1911 à Bordeaux.

Très vite il s'est intéressé aux questions qu'il traite aujourd'hui avec la plus grande aisance et une connaissance pratiquement sans faille : la révolution, la gnose, la réforme liturgique, la subversion dans l'Église.

Une amitié de toujours, des conceptions identiques et des convergences d'idées l'ont lié à Léon de Poncins jusqu'à la mort de celui-ci en 1975.

En 1947 à la période dite de l'épuration, il avait publié sous le pseudonyme de Jean Gonthier, justifié par les circonstances troubles de l'époque, un recueil de textes prophétiques et mystiques sous le titre *Malédictions et Bénédictions.*

Dès la nouvelle constitution liturgique de 1963, J. Vaquié fut un des premiers à s'élever avec une argumentation cohérente contre les innovations liturgiques. Et après la mise en place de la nouvelle liturgie de la messe selon l'Ordo Missae du 3 avril 1969, il a rassemblé ses réflexions en un livre qui fit grand bruit lors de la parution en 1971 : *La révolution liturgique* (Ed. de Chiré).

Depuis il n'a cessé de poursuivre ses travaux pour dénoncer cette nouvelle liturgie et les dangers qu'elle fait courir à la foi catholique.

C'est un collaborateur régulier de *Lecture et Tradition* et un ami très fidèle de Chiré. Sauf cas de force majeure il ne manque pas d'être présent aux annuelles *Journées Chouannes*, au cours desquelles il a pris la parole à quelques reprises pour des interventions qui ont retenu toute l'attention des auditeurs.

Il est aussi un des principaux animateurs et rédacteurs de la *Société Augustin Barruel* de Lyon qui effectue avec assiduité et qualité d'excellentes études et recherches sur la pénétration et le développement de la révolution dans le christianisme.

Récemment il a aussi publié un remarquable *Abrégé de démonologie* (aux Editions Sainte Jeanne d'Arc).

ŒUVRES DISPONIBLES

- *Malédictions et bénédictions* (Librairie du Carmel).
- *Le retour offensif de la gnose* (Lecture et Tradition).
- *Institutions liturgiques*, de Dom Guéranger. Extraits choisis et présentés par J. Vaquié (Ed. de Chiré).

ETUDES SUR LA LIBERTÉ RELIGIEUSE DANS LA DOCTRINE CATHOLIQUE

par **L'ABBÉ BERNARD LUCIEN**

LA LECTURE DE JEAN VAQUIÉ .

Quelques écrivains d'obédience conciliaire ont récemment soutenu qu'en matière de liberté religieuse le nouvel enseignement de Vatican II ne diffère pas essentiellement des anciennes positions doctrinales classiques formulées par Grégoire XVI dans *Mirari vos* et par Pie IX dans *Quanta Cura*.

L'abbé Bernard Lucien se dresse vigoureusement contre cette prétention dans un livre magistral intitulé *Grégoire XVI, Pie IX et Vatican II, Etude sur la liberté religieuse dans la doctrine catholique*. Non, dit-il, **l'enseignement nouveau est en contradiction formelle avec l'ancien. C'est indiscutable.** Que l'on n'essaye pas de nous berner une fois de plus.

On est frappé, tout au long de la lecture de cet excellent plaidoyer par la richesse, l'exactitude et souvent le pittoresque de la documentation qui est fournie. Rien n'est laissé à la traine. La moindre affirmation est prouvée, plutôt vingt fois. Tout le débat historique sur la liberté religieuse est repris, depuis Lamennais jusqu'à Hans Küng en passant par Mgr Dupanloup, avec une précision imbattable. La moindre objection est examinée avec calme et réalisme. Il serait agréable de citer quelques exemples mais n'enlevons pas au lecteur le goût de lire le livre. D'autant plus que le problème de fond mérite d'être connu avec de solides arguments.

Voilà Vatican II, en particulier dans la déclaration *Dignitatis Humanæ*, pris en flagrant délit de rupture avec l'enseignement constant et formel de l'Église. On comprend que les "conciliaires" mettent tout en œuvre pour prouver tant bien que mal que le nouvel enseignement, est virtuellement contenu dans l'ancien. Mais comment, après le livre de l'abbé Lucien et sa robuste réfutation, la thèse de la **continuité** pourrait-elle être soutenue désormais ? Il faut bien se rendre à l'évidence.

On aimera les épisodes historiques contenus dans ce riche ouvrage. Ils nous conduisent, à maintes reprises, au milieu des intrigues doctrinales et canoniques qui se nouent et se dénouent dans l'atmosphère feutrée des Dicastères romains, depuis le milieu du XIXè siècle, avec les terribles enjeux politiques et religieux qu'elles portent en germe.

On aimera cette œuvre sage et forte qui ne dissimule rien et n'escamote rien. On sera ébloui de sa richesse. C'est de la très belle doctrine.

CATÉCHISME NOUVEAU ET RAISONNÉ À L'USAGE DE TOUS LES CATHOLIQUES FRANÇAIS

EDITIONS DOMINIQUE MARTIN MORIN

Jean de Viguerie a rédigé une belle introdution au *Catéchisme Nouveau et Raisonné* que vient de publier Dominique Martin Morin. Ce petit livre n'est pas un catéchisme au sens où on l'entend d'ordinaire.

C'est plutôt un aide-mémoire du catholique réfractaire. Aussi, quand on l'a commencé, on le lit d'un trait.

Un évêque du temps de la révolution française s'adresse à ses administrés de Bretagne et au delà à tous les fidèles de France sur qui la persécution civile et religieuse vient de s'abattre. Et il dépeint une situation qui n'est pas essentiellement différente de la nôtre. Certes l'origine de la crise n'est pas la même que de nos jours. La "Constitution Civile du Clergé", source de tout le mal, est dictée par le gouvernement révolutionnaire de 1791. A cette époque, c'est donc par la voie temporelle et politique qu'une mutation véritablement mortelle est imposée à l'Eglise de France. De nos jours au contraire c'est l'Eglise qui s'inflige à elle-même son propre châtiment.

Et l'on constate, sans trop d'étonnement, que l'évêque rédacteur du *Catéchisme Nouveau et Raisonné* de 1791 désigne aux fidèles réfractaires d'alors une voie de salut identique à celle qui reste aujourd'hui, à 200 ans de distance, aux nouveaux "réfractaires" que nous sommes. L'attirance de ces lignes passionnées et presque grandiloquantes s'explique sans doute par l'exacte similitude de notre situation avec celle des "réfractaires" bretons de 1791.

> «Gardez-vous donc, dit l'évêque du fond de sa "cache", d'exciter aucun trouble, de provoquer aucune insurrection, d'entrer dans aucune révolte. Mais résignez-vous dans toute la simplicité de votre âme, à toutes les épreuves de la divine justice : gémissez dans le secret de votre cœur sur les dangers de la foi ; prosternez-vous entre le vestibule et l'autel, pour tâcher de désarmer le Seigneur irrité ; conjurez-Le avec les larmes de la componction, de ne pas vous enlever Son royaume ; priez-Le qu'Il éclaire, qu'Il touche, qu'Il change, qu'Il convertisse, qu'Il sauve les auteurs de nos maux... C'est ainsi que se comportaient nos pères dans les siècles orageux des tyrans».

On aimera aussi, dans ce texte, la belle typographie de D.M.M.

Jean VAQUIÉ

FILS DE LA VEUVE

de **JEAN-CLAUDE LOZAC'HMEUR**

Editions Sainte-Jeanne-d'Arc

L'ouvrage que vient de publier le professeur Jean-Claude Lozac'hmeur, aux éditions Sainte-Jeanne-d'Arc, sous le titre *Fils de la Veuve* commence à faire parler de lui. Essayons de comprendre pourquoi.

L'auteur, en s'aidant des propres documents maçonniques, expose d'abord, à l'intention des débutants, la légende d'Hiram qui symbolise et résume la philosophie et le programme de la maçonnerie. Puis il s'adresse, dans le reste du livre, à un public déjà familiarisé avec les problèmes des loges.

Une des premières leçons que l'on fait aux nouveaux maçons consiste à leur enseigner qu'ils sont les successeurs spirituels d'un héros dont on a assassiné le père. Ils sont donc "fils de la veuve". Leur père spirituel, c'est Hiram, l'architecte du Temple de Salomon, abattu par trois compagnons qui auraient voulu, mais en vain, lui arracher les secrets de la construction. Les adeptes d'aujourd'hui doivent, en conséquence, exercer une juste vengeance en exterminant spirituellement les descendants spirituels des assassins de leur père. Ce faisant, ils deviendront **les édificateurs du Temple inachevé** et, en dernière analyse, **les restaurateurs de l'Age d'Or sur la terre**.

Ce thème du fils orphelin qui ramène l'âge d'or en tuant de sa main l'assassin de son père, le professeur J.-Cl. Lozac'hmeur va le retrouver, bien que souvent très défiguré mais reconnaissable tout de même, dans la grande majorité des légendes mythologiques de l'antiquité. Il fournit un inventaire détaillé de ces différentes versions, ce qui, à notre connaissance, n'avait jamais été fait.

Nous ne sommes donc plus en présence des simples affirmations des historiens maçons qui transmettent la tradition des loges avec un lyrisme grandiloquent. Ici, on nous met sous les yeux des récits légendaires, diversifiés certes, mais rigoureusement authentiques quant à leurs sources. **L'apparentement de la maçonnerie avec les mystères antiques**, bien au-delà des corporations opératives, **ne peut plus faire de doute.**

Ce qui est nouveau dans le travail de J.-Cl. Lozac'hmeur, ce n'est pas la revendication de la source païenne de la philosophie maçonnique. Ce qui est nouveau, c'est l'appareil d'érudition qui nous en administre **la preuve.**

Mais alors, nous dira-t-on, si J.-Cl. Lozac'hmeur ne fait que confirmer, par l'exactitude de son travail, une thèse maçonnique qui date de la fondation même

de cette société initiatique, il est à ranger parmi les historiens maçons.

Eh bien pas du tout ! Cheminant dans le décor des légendes païennes, il observe l'existence, non pas d'une seule et unique tradition antique, mais de **deux traditions distinctes et même antagonistes : la tradition biblique et la tradition gnostique.**

Résumons d'abord la tradition biblique, autant qu'il est en notre pouvoir. Elle est contenue dans le texte de la Genèse. Un Dieu bon a créé l'homme dans un état de bonheur paradisiaque. Un démon mauvais (le serpent) le fait chuter et l'homme se voit chassé du paradis et il est contraint de traîner désormais une existence éphémère et pénible. Mais le Dieu créateur, à la fois juste et bon, promet le rachat (Protévangile).

Dans l'autre tradition, calquée sur la première, mais en sens inverse, un dieu bienfaiteur de l'humanité (le serpent de la Genèse) veut procurer à l'homme le bénéfice de la "connaissance". Ce dieu bienfaiteur est donc le vrai père de l'homme. La "connaissance", indispensable à la vie heureuse, est sa mère véritable. Mais voilà qu'un dieu tyrannique, voulant conserver pour lui seul la "connaissance", condamne le héros bienfaiteur (le serpent) qui devient ainsi une innocente victime. Mais alors l'homme devient orphelin puisque privé de son bienfaiteur et père. Quand à la "connais-sance" privée de son mari, le serpent, elle devient veuve. Il ne reste plus à l'homme qu'à tuer le dieu tyrannique et injuste qui est positivement l'assassin de son père et il ramènera ainsi sur la terre la "connaissance" et l'Age d'or.

Ces deux traditions aussi anciennes l'une que l'autre, représentées de nos jours l'une par l'Eglise et l'autre par la maçonnerie, sont **radicalement incompatibles** puisque, l'auteur nous le fait plusieurs fois remarquer, **elles ne reconnaissent pas le même dieu.**

Pour notre part, nous sommes particulièrement heureux de retrouver, chez ce jeune professeur et écrivain, cette saine et ancienne doctrine, défendue avec une rigueur toute universitaire. C'est elle que nous avons toujours soutenue dans *Lecture et Tradition*. On comprend que, s'inscrivant à l'opposé des idées reçues, le *Fils de la Veuve* commence à faire parler de lui.

Souhaitons longue et fructueuse carrière à cet excellent livre et attendons avec intérêt, du même auteur, les ouvrages qui vont suivre, en espérant qu'ils soient dans la même ligne.

Jean VAQUIÉ

LÉON DE PONCINS EST-IL DISCIPLE DE RENÉ GUENON ET DE JULIUS EVOLA

Les *Éditions Pardes* ont publié en 1987, sous le titre *Ecrits sur la Franc-Maçonnerie*, un recueil contenant huit articles de Julius Evola. Ces huit articles sont de parution ancienne puisqu'ils s'échelonnent entre 1937 et 1942. Selon la présentation qui en est faite au dos de la couverture, ils «ne relèvent ni de l'apologie, ni du dénigrement systématique... ils se veulent une contribution à l'étude d'un domaine initiatique».

Le recueil ainsi constitué contient plusieurs appendices dont l'un s'intitule «Léon de Poncins, un Contre-Révolutionnaire Intégral». C'est ce travail qui va retenir notre attention. Cet exposé, d'ailleurs très dense et renseigné avec soin, se termine ainsi :

> «Au terme de cette trop brève étude sur Léon de Poncins, nous avons le sentiment que les éléments réunis ici sont suffisants pour déplaire, sinon à tous, du moins à beaucoup. Les intégristes n'apprécieront pas que nous ayons exhumé des textes d'un de leurs auteurs de prédilection (officiellement, en tous cas) où il est très favorablement question de Guénon. Ces textes, nous ne les avons pourtant pas inventés, et il suffit d'aller les consulter là où c'est possible, dans les bibliothèques.
>
> «Seul *Tempête sur le Monde* (l'un des tous premiers livres de L. de P.) a été utilisé ici, mais le lecteur intéressé pourra facilement trouver d'autres livres de Léon de Poncins où abondent les références à Guénon. Dérangeant pour certains, un rappel de ce type montre en fait que, derrière l'inévitable étroitesse ou insuffisance des travaux d'un archiviste ou d'un documentaliste de la subversion il y avait un homme possédant une solide formation doctrinale, capable de prendre du recul par rapport à l'événement et de regarder loin ».

Cet homme «possédant une solide formation doctrinale et capable de regarder loin», c'est Léon de Poncins. Tout l'ensemble du chapitre nous le présente comme "regardant loin" parce qu'il n'a pas craint de puiser sa doctrine "contre-révolutionnaire intégrale" à la source des écrits de Guénon dont il a su prévoir le grand retentissement. Bref on nous en fait un disciple de Guénon. Mais aussi un disciple d'Evola auquel il eut également recours et qu'il cite longuement.

Il y a là une **erreur d'appréciation** que nous voudrions corriger. Et si nos amis de Chiré m'ont demandé de rédiger une note rectificative, c'est parce que j'ai moi-même fréquenté Léon de Poncins pendant de nombreuses années, travaillant avec lui sur les mêmes sujets. Je connais donc bien son jugement sur R. Guénon et sur J. Evola. Et je dois dire tout de suite qu'il aurait été très désagréablement surpris à la lecture de l'appendice qui termine le recueil que nous venons de

désigner. Et il n'aurait pas manqué, j'en suis certain, de rédiger lui-même une "note rectificative", qui aurait peut-être été plus complète mais qui n'aurait pas été substantiellement différente.

Replaçons-nous donc par la pensée dans les conditions où se trouvaient les intellectuels "nationaux" et catholiques pendant la période qui est délimitée approximativement par les dates de parution des articles de J. Evola qui font l'objet du recueil des Editions Pardès, c'est-à-dire de 1937 à 1942.

La doctrine de R. Guénon possède, comme toutes les doctrines fortement homogènes et très élaborées, une partie critique et une partie constructive. Ce penseur, comme bien d'autres, **s'élève contre une certaine forme de la société avant de proposer un système de remplacement**. On avait vu de même, au XIXè siècle, Karl Marx procéder à la critique du capitalisme avant d'édifier le système collectiviste destiné, dans son esprit, à le remplacer.

La Critique que R. Guénon adresse au monde moderne est double. Il lui fait deux procès distincts. Le premier vise le matérialisme de la société contemporaine. Le second a pour objectif une certaine forme de spiritualisme dont elle s'imprègne rapidement. Reprenons séparément ces deux griefs en essayant de définir leurs fondements philosophiques dans la doctrine guénonienne.

R. Guénon reproche au monde moderne son **matérialisme** et sa **désacralisation**. Et il les explique ainsi. Il écrit que le monde moderne est le siège d'une véritable **solidification**. D'où provient cette solidification? Si le monde se solidifie c'est parce qu'il est **parvenu à la fin d'un cycle cosmique**. Au début de chaque cycle l'univers apparaît dans un état à prédominance spirituelle et sacrale. Puis il va en se dégradant, c'est-à-dire en se déspiritualisant et donc en se matérialisant. De sorte qu'à la fin du cycle, quand arrive l'âge final appelé âge sombre l'univers est dans un état de matérialisation irréversible. Tel est précisément le stade qui est atteint par notre monde moderne. Il est voisin de la solidification. C'est la désacralisation matérialiste qui y prédomine, d'où son hyper-technicité, son mercantilisme et son collectivisme massifiant. Tels sont les grands traits de la construction guénonienne en ce qui concerne la critique du monde moderne.

En même temps qu'il s'élève contre le matérialisme, R. Guénon fait le procès d'une certaine forme de spiritualisme. Il a en vue **un faux spiritualisme** qui se présente sous deux formes : la **théosophie** et le **spiritisme**, lesquels font l'objet de deux ouvrages différents : *Le Théosophisme, Histoire d'une Pseudo-Religion* (1921) et *L'Erreur Spirite* (1923). Ces deux ouvrages figurant parmi ses tout premiers livres. C'est par eux que le public catholique a commencé à connaître Guénon.

R. Guénon explique que ces deux faux spiritualismes en pleine expansion sont de faux antidotes au matérialisme moderne. Ils ne sont que des caricatures du vrai spiritualisme que lui-même se propose d'exposer longuement dans ses travaux ultérieurs. Le "vrai spiritualisme" de René Guénon s'inspire de ce qu'il appelle la "Grande Tradition Universelle et Primordiale" dont nous verrons plus loin quelle est la véritable valeur. On comprend très bien de la part de Guénon, cette critique préalable. Elle était destinée à faire place nette. Il était nécessaire en effet qu'avant de répandre son propre système spiritualiste, Guénon règle leurs comptes aux deux faux spiritualismes qui constituaient ses deux principaux concurrents à savoir la théosophie et le spiritisme. Et il faut reconnaître que son **éreintement fut magistral. Il les a fait taire pour de nombreuses années.**

Devant cette critique du monde moderne dans son matérialisme et dans les faux spiritualismes, les nationaux, et parmi eux les catholiques, furent très **admiratifs**. Pouvait-on souhaiter un **auxiliaire** plus avantageux que l'auteur de ces deux livres magistraux ? Voilà un homme qui s'attaque simultanément à la dégénérescence matérialiste et à l'invasion de l'occultisme hindouisant lesquelles constituent précisément leurs deux adversaires les plus redoutables. Et cette attaque, il la fonde sur "la Tradition", ce qui n'était pas non plus pour leur déplaire, si du moins ils n'étaient pas trop regardants quant à la définition de cette tradition. Le mot de "**tradition**" en effet exerçait déjà, sur les nationaux et les catholiques, son effet de **prestige** et d'**autorité**. Effet psychologique vague mais puissant qui reste encore actuel et que nous connaissons bien.

Il faut reconnaître que, si les écrivains catholiques **et leurs conseillers théologiques** de l'époque avaient étudié avec plus de soin les fondements de la fameuse "tradition universelle" au nom de laquelle Guénon prononçait son réquisitoire contre le matérialisme et contre les pseudo-spiritualismes", ils auraient constaté que cette prétendue tradition n'était pas autre chose que le védantisme, lequel diffère essentiellement de la Tradition apostolique dont l'Eglise est "gardienne et maîtresse" (*custos et magistra*) et qu'eux-mêmes étaient **censés défendre**.

On voit que les positions relatives des doctrines en présence étaient assez mal définies. Cette imprécision générale était due au fait que Guénon, finalement, **avançait masqué**. Il avait ouvertement fait la critique du monde moderne, mais on ne connaissait la partie positive de ses doctrines que par des ouvrages assez énigmatiques et d'accès difficile qui étaient lus seulement par ceux que l'on appelait alors les occultistes et qui allaient devenir, après la guerre de 39-45, les "ésotérites".

Quoiqu'il en soit de ces incertitudes, ce qui est sûr c'est que L. de Poncins n'a utilisé **que la partie critique** de l'œuvre guénonienne. Il est facile de constater qu'il ne lui a emprunté **que ses griefs** contre le monde moderne. Griefs que

Guénon avait en commun avec les nationaux et les catholiques, et qu'il exprimait seulement d'une manière un peu différente. Jamais Poncins n'a rien puisé dans la construction hindouiste ou islamique de Guénon, dans ses développements ésotériques et gnostiques bien qu'ils constituent la part la plus importante et la plus essentielle de son œuvre. On peut affirmer que L. **de Poncins a ignoré le guénonisme.**

Il est un point de doctrine tout à fait capital qui permet de constater la pleine liberté et l'indépendance d'esprit que L. de Poncins a conservé à l'égard de Guénon. C'est le jugement porté, par l'un et par l'autre des deux hommes, sur la **maçonnerie spiritualiste**. Comment cette question se pose-t-elle ? Voyons d'abord le point de vue de Guénon et ses fondements philosophiques ou plutôt historiques.

La thèse de Guénon était celle-ci. Il acceptait la distinction que les maçons établissent eux-mêmes entre, d'une part les loges rationalistes et athées et d'autre part les loges spiritualistes. C'est une distinction tout à fait classique dans la maçonnerie. Mais Guénon considère que la filière initiatique est irréprochable dans l'une et l'autre maçonneries. Dans les deux cas l'initiation, qui est conférée, présente les indispensables caractères d'archaïsme. Dans les deux branches, l'origine de l'initiation se perd dans la nuit des temps, donc elle est de fondation "non-humaine". Par conséquent, pour Guénon, dès lors que la loge est "régulière" et que les rites sont rigoureusement respectés, **l'initiation maçonnique est authentique** et il n'y a pas lieu de distinguer entre maçonnerie rationaliste et maçonnerie spiritualiste.

D'après Guénon, ce qui est répréhensible, dans les loges rationalistes et athées, ce n'est pas l'initiation, c'est **l'enseignement doctrinal**. On y impose une orientation de type encyclopédique, révolutionnaire, scientiste et matérialiste. C'est cela qui est mauvais, très mauvais même car les loges rationalistes, qui ne reconnaissent pas de Dieu, en arrivent à accélérer la "solidification" du monde. Mais la régularité de l'initiation est inattaquable nonobstant les doctrines erronées qui l'accompagnent.

Les loges spiritualistes, au contraire, toujours d'après Guénon, sont irréprochables autant pour leurs doctrines, qui sont de nature religieuse, que pour leur initiation qui est d'origine immémoriale et donc non-humaine. On comprend dès lors que R. Guénon se soit toujours trouvé en accord fondamental avec la maçonnerie spiritualiste. Il en a fait partie et il y a toujours conservé des amis, des défenseurs et même des disciples nombreux.

Ainsi peut-on résumer la doctrine de Guénon concernant la maçonnerie. Mais il est bien évident qu'il s'agit là d'un schéma. La distinction des deux courants philosophiques n'est contestée par personne, dans son principe, mais dans la

pratique elle ne se présente pas toujours d'une manière tranchée. Car, du fait de sa tolérance, la maçonnerie abrite des tendances très diverses et très nuancées.

Voyons maintenant le point de vue de Poncins. De même qu'il avait appelé Guénon à l'aide contre le monde moderne, il aurait pu le citer aussi dans ses développements contre la maçonnerie rationaliste qu'il combattait comme lui. Mais il s'en est bien gardé. Poncins engloba toujours dans la **même réprobation** les loges athées et les loges théistes dans lesquelles il ne percevait **qu'une habile répartition de la clientèle**. De fait, contrairement à Guénon, Poncins a toujours été détesté dans l'un et l'autre courants maçonniques. Il a été combattu par la maçonnerie toutes tendances confondues. Et cela essentiellement parce qu'il n'y a jamais été considéré comme un disciple de Guénon si peu que ce soit.

Mais alors **pourquoi L. de Poncins**, qui vouait aux deux courants maçonniques une détestation égale, **n'a-t-il pas combattu la religion gnostique** élaborée par les loges spiritualistes avec la même ardeur qu'il mettait à critiquer les doctrines révolutionnaires des loges athées? Pourquoi s'en est-il tenu à dévoiler les menées anti-nationales de la maçonnerie rationaliste et socialiste ? Il y a là une objection que j'ai quelquefois entendu formuler et à laquelle il faut répondre.

Notre "ami était **parfaitement conscient de la nécessité du combat dans l'ordre religieux**. Il savait très bien que si l'ordre temporel était attaqué, l'ordre spirituel l'était aussi. Et s'il ne s'est pas lancé lui-même expressément dans la défense de l'Église c'est pour deux raisons.

La première vient de ce qu'il avait reçu, de la part de **plusieurs ecclésiastiques**, **le conseil pressant de se tenir à l'écart des discussions religieuses pour lesquelles, lui disait-on, il n'avait ni compétence ni autorité**. Il s'abstint donc, réservant son activité aux limites du temporel. A eux seuls les titres de ses livres témoignent de la sectorisation qu'il s'imposa. Citons par exemple *La Franc-Maçonnerie contre la France*. Il n'a rien écrit sur la maçonnerie contre l'Eglise. L'un de ses premiers livres avait été *La S.D.N., Super-Etat Maçonnique*. Et jamais il n'a traité le sujet de la maçonnerie comme Super-Eglise. **Il laissait au clergé, qui paraissait encore à cette époque bien charpenté et bien décidé, le soin de défendre la cause religieuse. La répartition des tâches semblait logique.**

La seconde raison pour laquelle L. de Poncins s'abstint longtemps d'attaquer la maçonnerie sur le terrain spiritualiste et religieux c'est l'existence, à Paris, d'un organe spécialisé : la R.I.S.S (**Revue Internationale des Sociétés Secrètes**) **de Monseigneur Jouin**. Poncins entretenait avec lui **d'excellents rapports**. Mais il était parfaitement conscient qu'une revue, consacrée à la publication de documents maçonniques et occultistes s'exposait en permanence à se laisser

circonvenir par des agents de toutes sortes. Je lui ai souvent entendu exprimer quelques réserves de détail. Dans l'ensemble cependant il était **très élogieux non seulement pour Mgr Jouin lui-même mais aussi pour la majorité de ses collaborateurs.**

Ces deux raisons font qu'il n'éprouva nul besoin de se lancer en personne dans la défense de la vraie Religion, ni contre les attaques directes des rationalistes, ni contre les attaques indirectes des spiritualistes néo-gnostiques.

Il fallut la crise conciliaire pour que L. de Poncins abandonne la discipline qu'il s'était imposée. A partir de ce moment, **les pressions judéo-maçonniques pour faire dévier l'Eglise devinrent si fortes et la défense de l'orthodoxie par des religieux spécialisés ou non, se révéla si déficiente et même si inexistante qu'il se sentit obligé d'entrer personnellement dans l'arène.**

Deux ouvrages témoignent de cet élargissement de son action au domaine religieux de la maçonnerie spiritualiste. Pendant le Concile, il publia et distribua *Le Problème des Juifs au Concile*. Puis en 1970, aux éditions de l'Ordre Français, il fit paraître un ouvrage très clair et très solide : *Christianisme et Franc-Maçonnerie* (1970), dont il existe une réédition à la D.P.F. de Chiré en 1975. Livre dans lequel nous recommandons le chapitre VII qui a pour titre «**La théologie occulte et l'influence gnostique**». Tout cela aurait-il pu être écrit par un disciple de Guénon ? On voit qu'il aurait été aussi compétent en matière spirituelle qu'il l'avait été en matière temporelle si les deux circonstances que nous venons de relater ne l'avaient arrêté.

Pour nous résumer sur les rapports de Poncins avec Guénon, nous pouvons dire ceci. Avant la guerre de 39-45, pendant les années de lutte de toute la Droite contre les "menées anti-nationales" comme l'on disait alors, L. de Poncins avait fait appel à quelques citations de R. Guénon pour renforcer, par un témoignage extérieur, son argumentation contre le monde moderne. Mais quant à se nourrir de la doctrine guénonienne, il en était très loin. Bien sûr, il lisait ces livres-là quand il en apercevait de nouveaux dans les devantures des librairies, mais il ne les recherchait certes pas. Il les trouvait d'ailleurs **parfaitement indigestes et il avait du mal à les finir. Son aversion pour l'auteur allait en grandissant.**

Il finit par exploser littéralement à la lecture du *Règne de la Quantité et les Signes des Temps*. C'était en 1945. Il m'avait demandé de lui prêter mon exemplaire et nous avions convenu que je passerai le reprendre à l'hôtel de la rue Jacob (non loin de la rue des Saints-Pères) où il descendait presque toujours quand il venait à Paris. Il me le rendit avec des commentaires tout ce qu'il y a de plus désapprobateurs. Et il me confia même qu'il était furieux contre Guénon qui finalement, l'avait trompé.

Depuis la lecture de *Règne de la Quantité* L. de Poncins n'eut plus le moindre doute sur **l'affiliation initiatique de R. Guénon** puisque son discours différait si peu de celui des maçons spiritualistes.

Demandons-nous maintenant quel type de relations L. de Poncins a bien pu entretenir avec Julius Evola et avec son œuvre. Ces relations ont suivi le même schéma qu'avec Guénon, malgré une petite différence d'ordre personnel que nous noterons au passage. Pour comprendre les rapports des deux hommes, il faut savoir qu'il existait **deux Evola** dans le même personnage. Il y avait **un Evola exotérique**, c'est-à-dire **politique** et un **Evola ésotérique**, **plein de sous-entendus d'ordre religieux.**

L'Evola exotérique est **l'ami de l'ordre**. C'est le **contre-révolutionnaire**. C'est l'homme politique. Et c'est à lui que L. de Poncins demandait, pour sa revue (Contre-Révolution, Revue Internationale d'Etudes Sociales, Paris.), des articles comme par exemple celui de décembre 1938 : «Technique de la Subversion» ou «Les instruments de la Guerre Occulte», dans lequel il nous décrit l'action de ce qu'il appelle «les forces secrètes de l'anti-tradition», forces secrètes qui ne sont pas autre chose que les loges rationalistes, athées et révolutionnaires. On retrouve la même position que chez Guénon. Même position aussi en ce qui concerne les "faux spiritualismes" que J. Evola décrit dans son livre *Masques et Visages du Spiritualisme Contemporain* (Editions de l'Homme). Avec cet Evola exotérique, Poncins, incontestablement se plaisait, alors que le personnage de Guénon ne l'a jamais séduit. Et il est tout à fait exact qu'il admirait beaucoup la force de caractère et le stoïcisme d'Evola et qu'il aimait à lui rendre visite à Rome dans la vieille maison paternelle où il était né et où il devait mourir.

Mais il y avait aussi un autre Evola, celui qui cultivait l'ésotérisme graalien, gibelin et aussi bouddhiste, celui qui est devenu l'un des grands doctrinaires de la nouvelle gnose, avec des ouvrages comme *Chevaucher le Tigre* (à la Colombe), *La Métaphysique du sexe* (chez Payot), *Le Mythe du Graal et l'Idée Impériale Gibeline* (Éditions Traditionnel-les), *La Tradition Hermétique* (également aux Éditions Traditionnelles), *Le Yoga Tantrique* (chez Fayard), *La Doctrine de l'Éveil* (chez Arché-Milano).

Cet Evola ésotérique, je puis dire que Poncins a voulu l'ignorer et, à cause de son amitié pour l'homme, il souffrait mal qu'on lui en parle, ce qui prouve qu'il situait très exactement l'œuvre. Il était totalement imperméable à ce genre de raisonnement. C'est une pensée qui lui était tout à fait étrangère. Il ne lui a jamais rien emprunté. Il n'a pas subi son influence. Mais en mesurait-il la nocivité ? Je le crois, car il se fermait dès que l'on commencait à lui parler de l'ésotérisme d'Evola. Finalement, il avait été **trompé** par lui comme par Guénon, mais il avait mis beaucoup plus longtemps à en prendre conscience.

* *

Nous terminerons cette "note rectificative" par la conclusion suivante. On serait totalement dans l'erreur si l'on prétendait situer Léon de Poncins dans la mouvance de R. Guénon et de J. Evola. Maintenons, car telle est la vérité, qu'il appartient pleinement à l'École du légitimisme classique.

Jean VAQUIÉ

LETTRE DE RAYMOND ABELLIO

Paris, le 20 juillet 1985
Monsieur,

Je prends connaissance, assez tardivement il est vrai, du texte me concernant, paru dans votre n° 110 de novembre-décembre 1984. Je peux rassurer votre collaborateur, tout au moins en ce qui concerne la naissance de mon nom.

> «On prétend, écrit-il, (qui, on ?) qu'il a forgé le pseudonyme d'Abellio en condensant Abel et Belial ; on dit aussi qu'il a choisi le prénom de Raymond à cause de sa ressemblance avec Ammon-Raa, nom du Jupiter égyptien. Il n'y aurait rien d'étonnant à cela».

En fait, comme je l'ai souvent dit et écrit, Abellio est tout simplement le nom de ma mère, à la lettre O près. Quant à Raymond qu'on trouve aux XIIè et XIIIè siècles chez les Comtes de Toulouse (je suis né dans cette ville) c'est mon second prénom. Votre collaborateur complique bien tendancieusement les choses.

Il les simplifie en revanche beaucoup lorsqu'il expose mes "idées". Il semble qu'il ne connaisse de moi qu'un seul livre, un recueil d'articles et de préfaces dont il néglige d'ailleurs l'essentiel qui vise nommément le problème de la transfiguration. Parlant de "la structure absolue", à laquelle j'ai consacré, sous ce titre, chez Gallimard, un gros ouvrage, il s'en tient aux quaternités de base en oubliant les deux pôles qui s'en dégagent verticalement, ceux de l'incarnation et de l'Assomption. La moindre des choses eût été qu'il donnât son avis sur les 175 pages qui, dans cet ouvrage, sont consacrées aux "fondements de théologie et d'anthropologie" concernant la "nouvelle logique" ; il commet d'ailleurs un contre sens majeur en la disant en contradiction avec le passage bien connu de l'évangile de Matthieu (v, 37) : «Que notre discours soit : ce qui est, est ; ce qui n'est pas, n'est pas - et tout ce qui est en plus de cela vient du Malin» Personne ne nie que le principe d'identité doive régir la logique du discours, mot qui figure expressément dans Matthieu. Quand je parle de "nouvelle logique", c'est au sens de "dialectique de la nature", ce qui est tout à fait différent. Mais, d'une façon générale, concernant la "nouvelle gnose" prenons tous garde à ne pas tomber sous le coup de la malédiction formulée dans l'évangile de Luc (xi, 52) : «Malheur à vous, légistes, qui avez enlevé les clefs de la science. Vous-mêmes n'êtes pas entrés et ceux qui voulaient entrer, vous les en avez empêchés». Je cite ce texte d'après la Bible de Jérusalem. En fait, le texte grec, pour l'expression "les clefs de la science" emploie le génitif de gnosis, connaissance. Je sais bien que ce mot de gnose souffre, dans l'esprit des chrétiens, de ses connotations historiques. Est-ce une raison suffisante pour discréditer ceux qui cherchent à lui rendre son vrai sens ?

Je compte, Monsieur, sur votre courtoisie pour publier ces explications dans votre Revue et, avec mes remerciements, vous prie d'agréer, l'expression de mes sentiments distingués.

R. ABELLIO

RÉPONSE A LA LETTRE DE R. ABELLIO

Raymond Abellio se défend bien, avec esprit et avec calme, sans la moindre hargne, de sorte que sa lettre n'a rien de désagréable. Mais il ne nous convainct pas pour autant. L'essentiel de son raisonnement tient dans ses deux dernières phrases : «Je sais bien que le mot de gnose souffre, dans l'esprit des chrétiens, de ses connotations historiques. Est-ce une raison suffisante pour discréditer ceux qui cherchent à lui rendre son vrai sens». Telle est bien la position, tels sont bien les termes de toute une école néo-gnostique dont il est d'ailleurs lui-même un des plus éminents représentants.

Ainsi, la résistance des catholiques traditionnels est justifiée au moins en partie, par le mauvais renom du mot que l'on voudrait leur faire adopter. On peut craindre en effet que ce mot n'entraîne à sa suite les notions hétérodoxes dont il est chargé et qui lui sont historiquement associées. Par exemple : le Père Silence (ou Hyperthéos), le Démiurge (ou Grand Architecte), le docétisme (ou impassibilité du Christ), le germe divin enfoui dans l'homme, les syzygies (ou archétypes androgynes), etc. Nous avons vu, dans de précédents articles (*Lecture et Tradition* n° 100, mars-avril 1983 et n° 102, juillet-août 19 83) que ce danger est loin d'être illusoire.

Certes, la connotation historique du mot gnose est l'un des motifs de notre méfiance à son égard, mais elle n'est pas le seul. Notre refus de l'adopter repose encore sur d'autres raisons.

Les néo-gnostiques demandent que l'on «"rende au mot son vrai sens". Et quel est son vrai sens dans l'usage qu'ils en font ? **Gnose est un mot à double sens. Il désigne d'abord la Science dogmatique de Dieu telle qu'elle est extraite de l'Ecriture par le magistère ; c'est donc une science livresque. Mais il désigne aussi la Connaissance mystique de Dieu telle qu'elle résulte de l'expérience personnelle et intérieure de Dieu ; c'est alors une connaissance intuitive.**

Il est tout de même facile de comprendre pourquoi les catholiques conscients de leurs responsabilités ne veulent **pas adopter un terme à double sens.** Si en effet on utilise un mot qui désigne deux notions différentes, il arrivera fatalement que ces deux notions seront à leur tour confondues. On finira par admettre dans l'Eglise, comme on l'admet déjà dans la gnose, que la science doctrinale se confond avec la connaissance intuitive et plus précisément que la connaissance

intuitive entre dans l'élaboration de la science doctrinale.

Une telle confusion mettrait le dogme à la merci de la mystique et par conséquent aussi de la fausse mystique. Si le magistère a réussi à maintenir l'ordre dans la pensée théologique et à conserver le primat de la Révélation publique, c'est en grande partie parce qu'il a maintenu la **distinction entre la théologie dogmatique et la théologie mystique** (étant bien entendu que les deux sont nécessaires, mais qu'il ne faut pas les confondre). Et le magistère romain a pu maintenir cette nécessaire distinction parce que le mot gnose, qui opère la confusion, n'a jamais appartenu à la langue latine.

On comprend que les catholiques traditionnels ne veuillent pas de la confusion entre la "science" et l' "intuition" de Dieu, et que donc ils ne veuillent pas d'un mot (gnose) qui désigne à la fois les deux disciplines.

Mais on comprend du même coup que les néo-gnostiques militent au contraire pour disposer d'un mot unique qui leur permettrait d'unifier les deux théologies, la dogmatique et la mystique, et de faire entrer dans la "science" divine les élucubrations de leur "connaissance" intuitive, c'est-à-dire, en dernière analyse, les résultats de leur fausse mystique.

La réaction de défense des catholiques traditionnels sur ce chapitre, est loin d'être un réflexe épidermique, stupide, borné et primaire, comme nous le lisons si souvent. Elle résulte au contraire d'un **raisonnement tout à fait logique et d'une crainte parfaitement justifiée.**

Ce désir de redonner au mot gnose son "véritable sens", c'est-à-dire son sens double de "science élaborée" et de "connaissance intuitive" désir ici exprimé par R. Abellio, n'est pas nouveau. On le retrouve **chez tous les grands doctrinaires de la franc-maçonnerie depuis le XVIII^{è} siècle.** Il était autrefois réservé aux publications confidentielles. Ce qui est nouveau, c'est qu'il apparaît maintenant sur la place publique.

Jean VAQUIÉ

LES PRINCIPES DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE MYSTIQUE

Il ne fait pas de doute que l'homme est naturellement constitué en vue d'un commerce personnel avec Dieu. C'est ce commerce intérieur que l'on appelle mystique parce qu'il est caché. La vie intérieure, selon l'expression de saint François de Sales, est "un **devis**" ; nous commençons à deviser avec Dieu dès que nous lui adressons la moindre prière. Nous sommes doués d'un mysticisme naturel et plus généralement d'une religiosité naurelle que les théologiens ne contestent pas. Ils lui donnent même le nom de "vertu naturelle de religion" quand elle est exercée dans des conditions héroïques même par des païens.

Cette religiosité naturelle comporte des facultés mystiques, également naturelles par conséquent, et destinées à rendre facile la contemplation du vrai Dieu dès lors que l'homme en aura reçu la Révélation. On peut dire, sans exagération, que l'homme est naturellement fait pour **l'extase**. La station debout, qui est l'apanage de cet "animal religieux", ne serait-elle pas le début de la lévitation ! Ces facultés religieuses spontanées font ressembler l'homme, tout à tour, à une corolle de fleur, à un tabernacle et à un pressoir. Reprenons séparément ces trois comparaisons qui nous aideront à comprendre les mécanismes compliqués de la vrai comme de la fausse mystique.

L'âme religieuse, quelle que soit sa religion, se comporte comme une **corolle** qui s'épanouit en vue de se laisser pénétrer par les rayons du soleil, lesquels, tombant d'en haut, y opèrent la transformation des sucs végétaux. Dans cette comparaison le soleil représente Dieu qui pénètre et transforme l'âme de sa lumière et de sa chaleur. Mais si le soleil est caché et qu'un gros insecte survienne, trouvant la corolle épanouie, il y pondra un germe mortel.

Son mysticisme naturel fait aussi ressembler l'âme à un **tabernacle**. L'âme cherche à s'emparer de la Divinité et pour cela elle Lui ouvre la porte. Après quoi, ayant fait tout ce qui est en son pouvoir, elle devient passive et elle attend que Dieu entre. Et il se peut en effet que Dieu y descende. Mais les mauvais esprits peuvent aussi envahir le tabernacle ouvert et s'y installer en parasites.

L'âme humaine ressemble encore à un **pressoir**. Le pressoir est fait pour broyer du bon raisin et en tirer un vin roboratif. Toutefois si l'on déverse en lui des baies cueillies au hasard, il les broiera aussi facilement mais n'en tirera qu'un liquide âcre.

L'appareil mystique de l'homme est fait pour **s'ouvrir au monde divin**. Il exerce son activité propre en se disciplinant lui-même, en s'élevant vers le monde spirituel et en s'y épanouissant. Puis, ayant fait cela, il devient passif parce qu'il ne peut pas franchir l'abîme qui le sépare du Dieu vers lequel il tend. Voilà donc la corolle épanouie, le tabernacle ouvert et le pressoir béant.

Qui viendra jouer le rôle **d'occupant** ?

C'est suivant la qualité de l'occupant que la mystique deviendra bonne ou mauvaise, vraie ou fausse. L'appareil mystique est inchangé, c'est l'inspirateur qui varie. Et l'inspirateur peut être Dieu, l'homme lui-même, ou Lucifer.

Dans quelles conditions la mystique sera-t-elle **divine ou luciférienne** ?

C'est ce que nous allons nous efforcer de déterminer dans les paragraphes qui suivent.

Une conversation va s'établir entre deux interlocuteurs dont l'un sera, à coup sûr, l'homme. Observons donc d'abord le comportement de l'homme dans la conduite de ce "mystique devis".

1 - Il faut bien remarquer que l'âme humaine est créée spécialement pour un corps particulier. Car il n'y a lieu de créer une âme que lorsqu'il y a un corps à animer. L'Eglise a toujours enseigné la création spéciale de l'âme; en cela, comme en bien d'autres matières, elle n'a pas suivi Platon. Par conséquent, sont entachées d'une **erreur initiale** toutes les conceptions de la vie mystique fondées sur la **préexistence de l'âme**.

a) C'est le cas des doctrines platoniciennes selon lesquelles le créateur puise, pour animer un corps qui va naître, dans un immense réservoir d'âmes créées au commencement et une fois pour toutes. Cette doctrine n'a pas résisté à l'analyse des Pères. Il est faux que l'homme soit "un dieu tombé qui se souvient du ciel".

b) C'est le cas également des doctrines qui enseignent la transmigration des âmes ; selon ces philosophes, dont l'Orient n'a plus le monopole, notre âme ne serait pas propre à notre corps actuel ; elle serait la réincarnation d'un antique esprit errant, chargé de souvenirs antérieurs plus ou moins inconscients.

Dans ces deux types de doctrines, la conception de l'origine de l'âme est erronée ; et cette erreur ne va pas manquer d'avoir des conséquences sur le déroulement du commerce avec le monde des esprits ou avec le monde divin.

2 - Voyons maitenant l'incidence, sur les processus mystiques, des conceptions concernant la **nature** de l'âme (et non plus seulement son origine). C'est la doctrine constante de l'Eglise que l'âme humaine est constituée d'une seule et même substance spirituelle, assurant deux fonctions, l'une par rapport au corps (et pour la désigner dans cette fonction on l'appelle "*anima*"), l'autre par rapport à Dieu (et on l'appelle alors "*spiritus*"). Mais il est bien précisé par les Docteurs que cette dualité de fonctions ne constitue pas une dualité de

substance. Aucune frontière précise ne délimite *l'anima* et le *spiritus*. Ils sont affectés ensemble par les mêmes émotions «*Magnificat* ***anima*** *ama Dominum et exultavit* ***spiritus*** *meus in deo salutari meo*».

Selon la saine doctrine, une personne humaine est comparable à un **cierge votif** : le corps est représenté par la mèche qui se consume et l'âme par la flamme qui illumine ; la flamme elle-même comporte une partie inférieure, incorporée à la mèche à laquelle elle communique son incandescence, comme le "souffle de vie" communique la vie au corps physique, et une partie supérieure qui s'éfile vers le haut dans l'air, comme l'esprit qui finit par participer à la vie divine. Mais il n'y a qu'une seule et même flamme. La vraie mystique s'alimentera à cette doctrine de l'âme unique pour deux opérations.

Or toute une école néo-gnostique, soi-disant chrétienne, enseigne aujourd'hui la doctrine de la **tripartition** suivant laquelle l'homme serait composé de trois éléments : le *corpus,* le *spiritus* et l'*animus*. Le *corpus* fait évidemment partie du monde physique. Le *spiritus* (ou *pneuma*) appartient au monde spirituel. Quant à l'*animus* (ou *psyché*) il ferait partie d'un prétendu "monde intermédiaire" et assurerait la liaison entre le *corpus* et le *spiritus*. Voilà donc **l'âme humaine scindée en deux éléments qui n'appartiennent pas au même monde.**

Qu'est-ce donc que ce monde intermédiaire dont *l'animus* ferait partie ?
Il serait le lieu des génies neutres, ni bons ni mauvais, mais inférieurs par nature, et formant, autour de la matière inerte, une sorte d'auréole semi-spirituelle. Il est bien évident que ces conceptions néo-gnostiques ont une influence sur la conduite de la vie intérieure. En effet *l'animus*, tel qu'il est ici défini, est assimilé à un génie neutre de l'hypothétique monde intermédiaire. Il est bien évident qu'une telle assimilation va **faciliter l'intrusion des démons dans la vie mystique**.

3 - Nous en sommes à énumérer les grandes réalités surnaturelles qui conditionnent le comportement de l'interlocuteur humain dans le dialogue mystique avec Dieu, et à examiner les perturbations que les erreurs de doctrine apportent dans ce dialogue. Or il est un **fait essentiel** qui va peser fortement sur le comportement de l'homme jusque dans sa vie intérieure, c'est **la création ex nihilo**. L'Eglise a toujours enseigné que Dieu a fait apparaître l'univers là où il n'y avait rien. C'est **une des plus importantes vérités de la foi.**

La création ex nihilo est un des éléments du Mystère de l'Incarnation puisque Dieu a créé le monde en vue de l'Incarnation. Il existe donc, entre le Créateur et la créature, un abîme qui est infranchissable pour l'homme mais qui ne l'est pas pour Dieu. En conséquence, dans la vraie mystique, le contact réel de l'âme avec Dieu ne dépend pas de l'âme mais de Dieu. L'âme est active par elle-même tant qu'il s'agit de se préparer et d'exercer

sa vigilance, mais pour ce qui est de provoquer la visite de Dieu, elle est réduite à l'attente et à la passivité.

Les religions qui n'admettent pas la création ex nihilo font vivre leurs contemplatifs dans des **conditions** éminemment **artificielles**. Quand on reste à l'écart de cette vérité révélée, on est rejeté vers **l'hypothèse émanatiste**. Pour les émanatistes, l'univers, et donc les âmes humaines qui en font partie, provient d'un écoulement extérieur et progressif de la substance divine. Il n'y a pas alors de solution de **continuité** entre Dieu et l'univers. Il n'y a que des **degrés** dans le processus émanatoire qui se réalise par une série de **dégradations**. Mais ces dégradations ne font pas disparaître l'essence divine originelle. C'est ainsi que, dans les doctrines émanatistes, l'homme possède, au fond de lui, noyé au milieu des scories corporelles, le fameux "Soi" intérieur qui est de nature proprement divine.

La vie du mystique émanatiste va donc consister à **dégager le soi divin** de la gangue matérielle pour le faire réapparaître. Car "nous sommes des dieux", par nature, comme le disait si bien le serpent. Il s'agit donc d'une **vie mystique essentiellement active** puisqu'il n'existe pas d'abîme infranchissable entre l'âme et la divinité; il importe seulement de **remonter une série de dégradations** qui restent dans l'ordre de la nature. Bien qu'active, cette mystique est **vaine et artificielle** et elle n'aboutit pas à Dieu puisqu'elle est fondée sur un processus émanatiste qui n'est pas réel.

4 - La conversation mystique entre l'homme et Dieu est encore conditionnée par une autre **grande réalité**, c'est **la résurrection de la chair**. Si notre corps doit renaître dans l'état de gloire, c'est donc que notre personne doit être reconstituée. Et si elle est reconstituée, c'est pour subsister dans l'éternel présent. La dualité entre les deux interlocuteurs, l'un divin, l'autre humain, subsistera. La participation à la vie divine est souvent appelée "**fusion**" parce que la vie divine, par sa suréminence, transforme et transfigure la vie humaine. Mais cette participation n'est pas une "confusion". La personnalité humaine n'est ni dissoute, ni anéantie. **Au ciel, il y a fusion sans confusion**.

Le chrétien continuera au ciel le "devis" qu'il aura commencé sur la terre. Il poursuivra le même dialogue avec la Trinité divine au sein de laquelle il puisera sans l'épuiser.

Les religions orientales, qui se répandent parmi nous, ne connaissent **ni la Gloire, ni le Royaume** (la "Bonne nouvelle du Royaume" annoncée aux Gentils). Pour elles il n'y a que l'éternel recommencement, c'est-à-dire la roue des choses. Pour acquérir le repos, il faut sortir de cette rotation sans fin. Et pour en sortir il faut s'identifier avec le principe immobile. Mais s'identifier avec le principe revient à abandonner son individualité : la personnalité humaine, prend fin comme la

goutte d'eau prend fin quand elle s'immerge dans l'océan. Tel est le **Nirvana**. C'est tout ce que Lucifer a trouvé pour consoler ces pauvres âmes.

Dans ces religions, la vie mystique consiste donc à acquérir le **goût de l'anéantissement**. On y parvient, dit-on, en cultivant la "**communion cosmique**". Et il faut reconnaître que, dans ce domaine, ces religions ont dépensé des trésors de psychologie.

Après avoir considéré ce qui, dans la conversation mystique, concerne l'interlocuteur humain, essayons maintenant d'examiner, dans la mesure où cela sera à notre portée, ce qui concerne **l'interlocuteur divin**. Le Dieu avec lequel l'âme s'entretient lui est à la fois extérieur et intérieur.

1 - Il est d'abord un **Dieu transcendant**. Il a établi, nous l'avons rappelé, un abîme entre Lui et la créature. C'est un Dieu qui "habite une **lumière inaccessible** et que nul homme n'a vue ni ne peut voir" (I Tim VI, 16). Dans cette lumière inaccessible, Il est Lui-même une **fournaise incandescente**. Et cette incandescence est, pour l'homme de la terre, radicalement meurtrière : "Tu ne pourras pas voir Ma face, dit-Il à Moise, car nul ne peut voir Dieu et vivre". (Exode XXXII, 20). Le simple spectacle de Dieu face à face donnerait la mort à tout homme terrestre.

Aussi Dieu va-t-Il **Se cacher** derrière un nuage pour masquer Son éclat : "Je viendrai vers toi dans l'obscurité d'un nuage". (Exode XIX, 9). Le septième jour, Dieu appela Moïse du milieu de l'obscurité. Et Moïse s'approcha de l'obscurité dans laquelle était Dieu (Exode XX, 21). Non pas qu'il y ait en Dieu la moindre ténèbre, mais parce qu'Il place devant Lui un écran obscur pour que son éclat ne soit pas mortel. Tel est l'interlocuteur divin de la conversation mystique.

2 - Néanmoins le Dieu de la vraie Religion est **un Dieu qui S'approche** : "*Deus appropinquans ego*". Il est **condescendant**. Aussi la théologie mystique est-elle remplie des marques de la **délicatesse infinie** du Dieu qui S'approche. Il vient **habiter en nous**. Il **remplit les cœurs de Ses fidèles** : "*Reple cordis intima tuorum fidelium*". Il est le **doux hôte de l'âme** : "*Dulcis hospes animæ*". (Séquence de Pentecôte). S'il trouve le tabernacle mystique **paré comme il convient,** Dieu y entrera. Le royaume de Dieu au-dedans de nous. Toute la clarté de la vie intérieure est **résumée** dans cette formule évangélique :

> "Si quelqu'un M'aime, il gardera Ma parole et Mon Père l'aimera et Nous viendrons à lui et Nous ferons en lui Notre demeure". (Jean XIV, 23).

Il y a trois livres dans lesquels nous pouvons apprendre à connaître Dieu : l'Ecriture, l'Univers et nous-mêmes. Le livre intérieur est celui qui n'est jamais fermé pour personne. Non pas que notre intérieur soit divin par nature, mais parce qu'il sert de demeure à l'hôte trinitaire. Tel est le Dieu, à la fois

transcendant et immanent, qui est l'interlocuteur de l'âme mystique.

Quelles vont être les **modalités du dialogue mystique** entre des partenaires si inégaux ?
Ce sera **un débat de plus en plus animé qui aboutira à la prise de possession de l'âme par Dieu**. Les maîtres de la vie spirituelle sont d'accord pour enseigner que ce processus présente **trois phases principales** : la vie purgative, la vie illuminative et la vie unitive.

La vie purgative commence à partir de l'âge de raison. Comme son nom l'indique, c'est une période de **purification**. Il s'agit, pour l'homme, de nettoyer son tabernacle intérieur afin de **le rendre attirant pour Dieu**. Or, on attire l'infiniment grand **par la petitesse**. C'est donc une **phase d'anéantissement**. Les Grecs lui donnent le nom de Katarsis. Elle est nécessaire dans toutes les religions et dans toutes les mystiques, même dans les religions et les mystiques lucifériennes. Car les facultés contemplatives naturelles ne pourront, par la suite, s'épanouir que moyennant cette condition préalable. Le mécanisme mystique de l'homme est ainsi qu'il lui faut une phase préparatoire d'**ascèse**.

Dans la religion du vrai Dieu, cette phase de vie purgative, est universellement expérimentée dans les ordres contemplatifs. Elle a fait l'objet d'observations psychologiques très fouillées. Le "Docteur mystique" qui fait autorité en la matière est incontestablement **saint Jean de la Croix**, en particulier dans son traité de *La Nuit obscure*. Il montre que l'âme, abandonnée à elle-même, est cependant surveillée par Dieu qui l'éduque par des **humiliations**, des **sécheresses**, et des **aridités** destinées à lui faire sentir la profonde réalité de son **néant originel**. Tout cela en vue de susciter en elle le désir d'**être rattachée à l'essence divine hors de laquelle rien n'existe.**

La même nécessité de purification se fait sentir dans les fausses mystiques pour ne pas enrayer le mécanisme contemplatif. L'apprenti maçon avant de subir l'initiation, doit "déposer ses métaux", c'est-à-dire se débarrasser de ses scories. Toute une partie de **l'alchimie spirituelle** est consacrée à la Katarsis. Les macérations orientales ont un rôle analogue. Si cette phase de purification était escamotée, ce serait l'arrêt de toute mystique. La corolle se flétrirait.

La vie illuminative. A la vie purgative, si elle est menée avec persévérance, doit normalement succéder la vie illwninative. Mais cette nouvelle phase ne débute pas d'une manière brutale. Elle commence par des épisodes éphémères au cours de la vie purgative dont ils annoncent la fin. C'est au cours de cette phase illuminative que va se produire la **bifurcation entre la vraie et la fausse mystique**. C'est le moment où l'âme va **sceller son appartenance**. Car la nature de la lumière dont l'âme va être **éclairée** dépend de l'esprit auquel elle adhère de par sa formation doctrinale. Des auteurs aussi opposés que saint Jean de la

Croix et René Guénon sont absolument d'accord sur **l'importance déterminante de la formation doctrinale préalable**. Pour saint Jean de la Croix il ne saurait y avoir de contact authentique de l'âme avec le vrai Dieu en dehors de la **foi au vrai Dieu**. **Pas de vraie mystique sans la VRAIE foi**. On comprend très bien pourquoi : Dieu est attiré dans une âme à proportion de ce qu'Il trouve la foi par laquelle Il y **règne** déjà virtuellement. C'est la foi qui oriente la corolle vers les rayons du véritable soleil.

Si cette phase est nommée "illuminative" par les grands docteurs c'est qu'elle va se traduire par des **illuminations**. L'entrée de la Trinité dans l'âme, non plus surnaturellement et virtuellement, mais d'une manière expérimentale, produira avant tout des **jubilations intérieures intenses avec sentiment de présence**. Ces manifestations sont extrêmement variables d'une personne à l'autre, mais elles ont toutes deux traits communs quel que soit le sujet :

a) Elles consistent en une **lumière spirituelle**, le plus souvent mentale, quelquefois sensible.

b) Elles sont d'ordre **pneumatique**, c'est-à-dire qu'elles se situent, quand elles sont sensibles, au-dessus du diaphragme et plus spécialement dans les régions cordiales et cérébrales.

La vie illuminative de ceux qui n'ont pas la foi va prendre une direction tout à fait différente et partout elle va se manifester par des phénomènes psychologiques analogues. Après la phase purificatrice de la Katarsis qui l'a allégée, la corolle mystique s'est épanouie vers le monde spirituel, comme son mécanisme naturel l'y pousse irrésistiblement. Mais le bagage rationnel qu'elle porte en elle ne l'oriente pas vers le vrai Dieu. Et Dieu, n'y trouvant pas Sa marque, n'y pénètre pas. La corolle reste **dans l'attente.**

Qui va étancher sa soif de lumière ?

Deux types d'esprits vont jouer ce rôle :

a) le **propre métapsychisme** de l'âme, elle-même.

b) les **démons** qui attendent le moment propice. Reprenons séparément ces deux cas.

1 - Le métapsychisme des sujets. Nous **incluons** sa foi religieuse ou plutôt **son anti-foi**. La méditation intensive de l'âme avide de lumière est capable de déclencher le processus illuminatif : "Aux dires de certains philosophes (antiques), cette ascension de l'esprit au-dessus et même en dehors de l'âme aboutissait à une fugitive et quelquefois fulgurante intuition de la sagesse infinie". (DTC. Vacant et Mangenot, article "*Mystique*"). Pour sa part, saint François de Sales écrit dans le même sens : "Les philosophes (antiques) eux-mêmes ont reconnu certaines espèces **d'extases naturelles**, faites par la véhémente application de l'esprit à la considération des choses relevées (élevées)".

C'est à ce phénomène de psychologie naturelle que les Pères de l'Eglise, suivant en cela les philosophes de l'Antiquité, ont donné le nom de *Momentunr Intelligentiæ*, c'est-à-dire **instant de compréhension**. De nos jours on l'appelle couramment **l'illumination**. Certains auteurs, plus rarement, lui donnent le nom "d'extase dialectique" ou "d'intuition préternaturelle". Cet épisode paroxistique de la médiation philosophique et religieuse s'accompagne parfois d'une défaillance corporelle et d'un éblouissement ce qui justifie son nom d'illumination.

2 - Les **démons** attendent **le moment propice** pour **pénétrer** dans cette âme sans Dieu et **s'y faire passer pour Dieu**. Mais ils ne vont pas tous tenir la même conduite car nous savons que les anges déchus sont très différents quant à leurs pouvoirs. Les uns, les plus élevés dans la hiérarchie, agiront sur **l'imagination**, toujours si vulnérable, et ils seront pour cela "déguisés en anges de lumières".

Ils pouront même exciter l'intelligence par des intuitions dite "métaphysiques". En psychologues expérimentés, ils déclencheront le **spasme d'illumination** auquel l'âme du patient est préparée. D'autres démons, inférieurs et plus grossiers, s'empareront de **l'Hypochondre** (parties latérales de l'abdomen situées juste au-dessous des fausses côtes) et mettront en route un mysticisme du type yoga, par lequel ils feront monter, jusque dans les régions cérébrales, le puissant facteur d'excitation psychique qu'est la kundalini lombaire.

Ainsi le parallélisme des deux mystiques se poursuit. La fausse mystique possède, comme la vraie, sa vie illuminative. Mais l'illumination à laquelle elle aboutit est, en réalité, un **enténèbrement**. Cependant l'âme qui en est victime n'en conviendra jamais. Son **intelligence** est **obscurcie** et elle **prend les ténèbres pour la lumière**.

La vie unitive fait normalement suite à la vie illuminative. Le sentiment de la **présence divine** devient de plus en plus permanent et perceptible. L'âme acquiert une **intimité constante avec Dieu**. Voici comment saint Jean de la Croix définit la vie unitive : "C'est une **très haute et très savoureuse connaissance de Dieu et de Ses perfections** ; elle éclaire l'entendement par suite du contact de ces perfections avec la substance de l'âme... Cette **très subtile et délicate connaissance** entre dans le plus intime de la substance de l'âme, accompagnée d'une **saveur** et d'une **délectation** auxquelles rien ne peut être comparé". (*Cantique spirituel*).

C'est la phase où l'âme, allégée et déjà virtuellement détachée de son corps, devenue passive entre les mains de Dieu, va être prise par **l'extase**. Elle va expérimenter alors **les prémices de la vision béatifique** ; mais les prémices seulement car son état, encore terrestre, ne lui permettrait pas de supporter la proximité de l'incandescence divine. Néanmoins la sève divine va commencer à circuler dans le sarment y produisant une impression indescriptible. Tous les

mystiques sont d'accord pour dire que cette expérience ne peut pas être décrite avec les mots du langage humain.

Revenu à lui, l'extatique dira qu'il a eu l'impression d'avoir été **divinisé**, parce que la vie divine est infiniment plus intense que la vie humaine ; elle envahit l'âme si généreusement qu'elle la submerge et semble la faire disparaître. Mais cette divinisation n'est qu'apparente puisque l'extatique revient à lui.

Que s'est-il passé ?
Dieu a occupé le tabernacle mystique et il y a soudain dévoilé une **incandescence** si prodigieuse qu'elle est communiquée à la paroi même du tabernacle lequel est devenu incandescent, d'où cette sensation de divinisation.

Mais la personnalité de l'interlocuteur humain est restée la même ; s'il y a eu fusion de l'âme dans la chaleur divine, il n'y a pas eu confusion des deux substances.

Quand de telles transformations éphémères de l'âme se reproduisent et que la vie d'union avec Dieu devient habituelle, l'âme subit ce que l'on appelle **l'union transformante**. Ecoutons saint Jean de la Croix nous en parler : "L'âme acquiert un sens divin tellement différent de toute conception naturelle, qu'elle se figure marcher hors de soi. D'autres fois elle se demande si ce qui se passe en elle, n'est pas le fruit d'un enchantement ou d'une torpeur de l'esprit, car ce qu'elle voit et ce qu'elle entend **l'émerveille**. Tout lui paraît nouveau et inconnu bien que ces choses soient les mêmes que celles dont elle s'occupait autrefois". (*La Nuit obscure*).

La fausse mystique comporte-t-elle aussi sa "vie unitive" ?
Assurément, le parallélisme des deux mystiques, la vraie et la fausse, se poursuit jusqu'à la vie unitive inclusivement.

Mais alors avec quelle entité l'âme est-elle unie ?
Elle est unie avec les entités vers lesquelles sa foi, au plutôt son anti-foi, l'a orientée, à savoir :

a) les **entités de son propre psychisme inconscient**,
b) les **démons** qui ont occupé le vide mystique que Dieu n'a pas comblé.

La vie unitive des faux mystiques va donc s'alimenter à deux sources d'inspiration, l'une humaine et l'autre diabolique. Il est très important de se souvenir que la fausse mystique n'est **jamais entièrement diabolique**. Elle résulte d'une **symbiose** dont les proportions peuvent être extrêmement variables: tantôt c'est le mauvais ange qui domine, tantôt c'est la composante imagination humaine.

Quand c'est le mauvais ange qui est prépondérant, on peut s'attendre à des impressions du même ordre que les manifestations divines, et il sera difficile de les en distinguer. Ce seront des visions où prédomineront **l'euphorie** et **l'élucidation** des mystères célestes. Le type parfait de ce faux mysticisme est celui de Svedenborg. **De nos jours, il est infiniment plus répandu qu'on ne le soupçonnerait.**

Quand la composante imaginative humaine est la plus forte, l'âme trouve dans son inconscient (psychique ou cérébral) de quoi alimenter sa soif de connaissance. Mais alors nous n'avons plus affaire à une extase à proprement parler, puisque l'âme n'est plus tendue vers un objet extérieur, ni saisie par lui. C'est **en se retournant sur elle-même** qu'elle trouve les baies à fournir à son "pressoir mystique". Mircea Eliade, qui n'est certes pas suspect d'hostilité à l'égard de la mystique naturaliste et païenne, mais qui en est un observateur pénétrant, a donné à ce retournement de l'âme vers son propre tréfond, le nom d'**enstase**, pour la distinguer de l'extase et même l'y opposer. L'enstase n'est pas autre chose que le "*momentum intelligentiæ*" des philosophes antiques. Elle n'est **jamais exempte d'une collaboration démoniaque**. Elle est une **transe de l'esprit** qui, faute de trouver une nourriture divine, recherche en lui-même un **succédané**.

Nous avons dû, pour rester tant bien que mal dans nos limites de place, simplifier beaucoup cette question complexe de la vraie et de la fausse mystique. Il resterait encore bien des aspects importants à exposer.